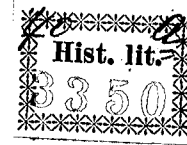


Lit. A 9950<sup>2</sup>



Jahresbericht  
des  
**Königlichen katholischen Gymnasiums**

zu  
**SAGAN**  
für das Schuljahr 1888/89,

durch welchen  
zu der am 10. April stattfindenden

**Schlussfeierlichkeit**

ergebenst einladet

der Direktor

**Dr. R. Nieberding.**

---

**Inhalt:**

1. Pensées de M. de Montaigne en matière d'éducation d'enfants. Von dem  
Gymnasiallehrer STANISLAUS ARENDT.
2. Schulnachrichten. Von dem DIREKTOR.

---

**Sagan.**  
Druck von P. Mertsching.  
1889.

# Pensées de M. de Montaigne

en matière d'éducation d'enfants.

A l'époque où M. de Montaigne écrivait les Essais, l'étendue des connaissances, qu'on acquérait aux collèges, fut bien bornée en comparaison de celles que les jeunes hommes acquièrent aux écoles modernes. En mettant en parallèle le prospectus des cours, reçu par les pédagogues du seizième siècle, avec celui de nos jours, on est surpris de ne pas y trouver comme objets d'enseignement beaucoup de sciences dont on ne pourrait se passer aux écoles actuelles.

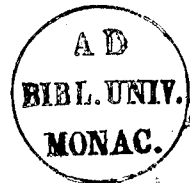
D'abord on se souciait trop peu d'enseigner la langue maternelle, au contraire, on la regardait comme un mal<sup>1</sup> indispensable et on faisait tous ses efforts pour la réprimer. En outre il est à remarquer qu'on n'apprenait ni l'histoire universelle, ni la géographie, ni la physique, ni l'histoire naturelle, ni les langues modernes. Les mathématiques se trouvaient aussi dans un état déplorable. Erasme Reinhold, professeur à Wittemberg, en ouvrant le cours de mathématique, fait de grands éloges de cette science et il demande aux étudiants de ne pas reculer devant la difficulté de cette branche d'enseignement. „Les premiers éléments sont faciles, la multiplication et la division demandent plus d'application, il est vrai, mais on les comprend sans peine, pourvu qu'on soit attentif. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait de plus difficiles parties de l'arithmétique, mais je ne vous enseignerai, poursuit-il, que les éléments qui puissent vous être utiles.“<sup>2</sup> „Dès qu'il saura (son élève) l'addition et la soustraction, on peut commencer à le pousser plus avant dans la connaissance de la géographie“, dit Locke dans son traité d'éducation vers la fin du dix-septième siècle! Qu'en dirait-on aujourd'hui?

On était persuadé que la science de la langue latine suffisait parfaitement à l'éducation des enfants, aussi consacra-t-on tout leur temps et tous leurs talents à leur enseigner cette langue. Il y avait même des écoles qui rejetaient toute expression, toute tournure qui n'avait pas été employée par Cicéron, en prétendant que Cicéron était le seul, auteur qu'on dût lire et imiter. C'est à n'y pas croire combien on tourmentait les pauvres élèves. Erasme, (mort 1536) en se raillant de l'idéal de l'éducation de son temps, fait raconter dans son dialogue „Ciceronianus sive de optimo dicendi genere“ un personnage fictif de quelle manière il écrit latin. Veut-il, par exemple, écrire à Tite de lui remettre un livre loué, il consulte toutes les lettres de Cicéron et il cherche les termes et les phrases dont il a besoin. Après avoir travaillé six nuits pour écrire une lettre contenant six périodes, il la refait encore une fois, il la met à part pour quelque temps, il la lit encore une fois, de sorte qu'enfin il ne reste pas de mot du plan original.

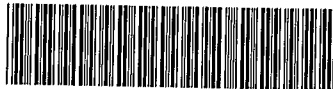
Encore les écoles n'avaient-elles nul égard à la marche progressive du développement des facultés de l'âme, de même qu'il leur était fort indifférent si les élèves entendaient le sens d'un passage ou non. L'idée était une chose secondaire, peut-être même nuisible, réciter par coeur, c'était l'affaire principale. On ne lisait les auteurs classiques, comme nous l'avons déjà vu ci-dessus,

<sup>1</sup> Istud publicum et commune malum, magistrorum corrigendum industria. Sturm Epp. class. pag. 91.

<sup>2</sup> Declamatt. Melancht. I. 389. Ed. Richardii.



416 100 519 300 17



que pour en faire collection de mots et de phrases élégants, afin de les employer en écrivant en latin ou en parlant cette langue. Voilà l'essentiel de l'érudition scolastique: Parler et écrire couramment latin. C'est pour cela qu'on enseignait bien des ans la grammaire, la dialectique, la rhétorique, qu'on disputait perpétuellement ou déclamaient des vers, qu'on faisait représenter les plus lascifs drames de Térence.<sup>1</sup> C'est pour cela qu'on défendait aux maîtres et aux élèves de se servir de la langue maternelle jusque dans leurs jeux, en menaçant de coups de bâton le malheureux enfant qui oserait contrevenir à cette défense.

Qui plus est, on suivait la fausse maxime qu'il faut traiter les enfants avec la plus grande rigueur et leur faire entrer l'éducation à force de coups. Il était presque inouï que le maître parlât à ses élèves d'un ton poli et qu'il eût leur estime et affection, en les estimant de sa part. Les écoles semblaient être des prisons, retentissant de cris de douleur et d'injures atroces. Enflammés de colère, les maîtres battaient à coups de verges leurs élèves pour leur faire naître l'envi des sciences! La discipline était encore plus rigoureuse dans les couvents, la même pour les riches et pour les pauvres. On macérait le corps des écoliers les plus tendres par des jeûnes et par des disciplines, on fouettait même les religieux, attachés à un pillier ou on les faisait manger à la terre, à côté de chiens. Les lois d'école de Paris trouvaient bon qu'on bâtonnât rudement non seulement les écoliers, mais encore les instituteurs inférieurs (parvi magistri) au cas que les proviseurs (magni magistri) fussent d'avis que ceux-là n'eussent pas satisfait à leur devoir!

Comme il en était ainsi, il était temps qu'un homme se présentât pour démontrer sans crainte les défauts d'une telle éducation, en posant de nouveaux principes qui devaient frayer le chemin aux sciences. Grâce à lui qui, bravant la médisance, animé d'un saint zèle, se dépouilla en patriote des préjugés de la foule et cherche des moyens pour faire disparaître des maux profondément enracinés. Homme de beaucoup d'esprit, se conduisant toujours selon les règles de la prudence humaine, Montaigne envisageait les choses tout autrement que les savants de profession, prévenus en faveur du genre classique. Il avoue lui-même que sa propre éducation eut été défectueuse à plusieurs égards aussi est-il bien éloigné d'assurer qu'il porte un jugement parfaitement juste et irréfutable, point de ça: il ne fait que des propositions. Ce ne sont que des idées, mais des idées dues à de nombreuses lectures et à de profondes réflexions. C'est pourquoi il n'est pas étonnant qu'il eût l'approbation de tous les gens judicieux, qui, en entendant bien les intérêts de l'État, s'efforçaient à perfectionner l'éducation de la jeune génération. Quoique son influence sur l'instruction publique ne fût pas grande, attendu qu'il ne fut pas instituteur et ne pouvait mettre ses pensées en pratique, il faut avouer que son traité d'éducation est prodigieux pour son siècle: Locke et J. J. Rousseau n'ont guère fait que le développer. M. de Montaigne était un génie, dit Villemain, qui ne devait rien à son siècle, ou plutôt qui, malgré son siècle par la seule force de sa pensée, se plaça de lui-même à côté des écrivains les plus parfaits, nés dans les temps les plus polis. Penseur profond sous le règne du pédantisme, auteur brillant et ingénieux dans une langue informelle et grossière, il écrit avec le secours de sa raison et des anciens. On trouve ses pensées sur l'éducation principalement dans le premier livre des Essais dont le chapitre vingt-quatrième traite du pédantisme, le chapitre vingt-cinquième de l'éducation des enfants. Des idées isolées sur cette matière sont dispersées dans les nombreux traités des Essais.

Je me suis souvent fâché dans ma jeunesse, raconte M. de Montaigne dans le vingt-quatrième chapitre, que le surnom de magister fût le plus souvent méprisé par les jeunes hommes et je fus d'abord convaincu que des gens compétents et savants désapprouveraient cette méchanceté. Il n'y avait rien de plus faux! C'étaient les plus galants hommes qui dédaignaient les instituteurs (pédants) le plus. Parvenu à l'âge d'homme, j'ai trouvé que ce dédain se fondait sur de bonnes raisons et que magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes,<sup>2</sup> que les plus grands

<sup>1</sup> Jamais livre, destiné à l'usage des écoles, n'a eu tant de mauvaise influence sur les esprits des jeunes hommes, que les „Colloquia“ d'Érasme. L'auteur veut nous faire accroire que son livre rend les enfants latiniore et meliores. Il rend les élèves non seulement latiniore, mais encore latinissimos, car les personnages d'Érasme parlent latin avec une adresse admirable, mais le sujet des entretiens est tout à fait condamnable. Le dialogue „Adolescentis et Scorti“, par exemple, dépeint les raffinements de la volupté d'une manière absolument ordinaire. Un tel livre recommande le docteur Espagne, défendu pour tous les chrétiens à Rome.

<sup>2</sup> Ce proverbe singulier se trouve dans Rabelais, Gargantua I. 39.

élèves ne sont pas les plus fins, c'est à dire que les moeurs polies ne sont pas la conséquence nécessaire du savoir. Mais je ne puis m'expliquer aujourd'hui encore, comment se fait-il qu'une âme riche de la connaissance de tant de choses ne devienne pas plus vive et plus éveillée et qu'un esprit grossier et vulgaire puisse s'approprier les idées et les jugements des plus excellents esprits sans amender ses moeurs. „Qui reçoit tant de cervelles étrangères, dit une princesse en parlant de quelqu'un, est forcé d'êtreindre et de rapetisser la sienne, pour faire place aux autres cervelles et je crois avoir raison en affirmant que comme les plantes s'étouffent de trop d'humidité et les lampes de trop d'huile, de même l'action de l'esprit se déforme et s'étiole à force d'étudier excessivement.“ Mais la chose n'est pas ainsi. Notre âme s'élargit à mesure qu'elle se remplit. L'antiquité prouve suffisamment que de grands généraux et des hommes d'État n'avaient rien perdu en habileté pour s'être adonnés aux sciences. Qu'est-ce que cela prouve? On estime trop haut la discipline intellectuelle, tandis qu'on prend peu de soin de moeurs, on fortifie la mémoire tout en négligeant ce qui est utile. Il n'est pas étonnant qu'une telle érudition ne rende ni les précepteurs ni les enfants parfaits, quoiqu'on leur fourre la tête de vastes connaissances. Mais il est très difficile si non impossible de lutter contre un mal qui s'est déjà enraciné dans le peuple. Vous voyez un passant dans la rue. Eh bien, criez: Voilà un homme de bien! Croyez-vous qu'il attire à lui l'attention du public? Pas du tout! Mais criez: Voilà un homme savant! Tout le monde lui témoignera du respect! On demande ordinairement: Sait-il le grec, sait-il le latin, compose-t-il des vers ou écrit-il en prose, personne ne demande: Est-il devenu meilleur et plus avisé? Toutefois on devrait plus estimer le mieux savant que le plus savant.

Nous savons dire: C'est l'opinion de Cicéron, voilà les moeurs de Platon, ce sont les mots d'Aristote, mais nous ne savons pas dire ce que nous jugeons nous-mêmes d'une chose ou comment il faut agir au cas qu'on arrive dans une condition fâcheuse. C'est une chose bien commode que de se reposer sur d'autres, au lieu de se fier à ses propres forces. Les choses étant ainsi, les facultés de l'âme se relâchent et s'amolissent. Plus on cède à l'influence d'une autorité, moins on aura de forces pour soutenir des adversités. De là vient qu'on consulte Sénèque, quand on est saisi de frayeurs de la mort, qu'on feuillette dans les oeuvres de Cicéron, quand on veut soulager quelqu'un dans sa douleur ou que l'on espère du soulagement à ses propres peines. Que ne cherchons nous le remède au malheur dont nous sommes menacés dans nous-mêmes? Hélas! Personne ne nous a enseigné à faire cela, personne ne nous a exercés à ne nous fier qu'à nos propres forces. Euripide dit:<sup>3</sup>

*Μισῶ σοριστὴν, ὅστις ὄνχ ἀπὸ σοφός*

Je hais le sage qui n'est pas sage pour lui-même et Ennius:<sup>4</sup> Nequidquam sapere sapientem, qui ipse sibi prodesse non quiret. Vaine est la sagesse si elle n'est pas utile au sage. Non enim paranda nobis solum, sed fruenda sapientia est, car il ne suffit pas d'acquérir la sagesse, il faut en user, ajoute Cicéron:<sup>5</sup>

Diogène le Cynique<sup>6</sup> se moquait de ceux qui s'adonnaient à l'étude des lettres parce qu'ils s'informaient des maux d'Ulysse sans savoir les propres, des musiciens qui accordaient leurs flûtes sans accorder les moeurs. Si notre âme ne devient pas meilleure par l'étude et si nous n'acquérons pas un jugement plus sain, il vaut mieux que l'élève passe le temps agréablement en jouant à la paume, au moins s'accroîtront-elles les forces de son corps. A quoi sert d'acquérir des sciences qui ne fassent qu'embrouiller l'esprit? On ne dirait pas à voir nos jeunes hommes, retournant de l'université qu'ils fussent étudiants quinze ou seize ans. Le latin et le grec les a rendus plus sots et plus arrogants qu'ils n'étaient, quand ils partirent de la maison. Ils se conduisent comme si l'étude leur eût ôté le sens commun. Tant s'en faut que leur âme soit pleine de vertus qu'ils sont gonflés de la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes et qu'ils se regardent comme la merveille de leur siècle. Par suite de cette opinion exagérée de leur mérite, ils sont les seuls hommes qui, au lieu d'amender ce qu'on leur commet, l'empirent et se fassent en outre payer de l'avoir empiré. Les paysans et les

<sup>1</sup> Imité de Sénèque Epist. 88.

<sup>2</sup> Cicéron Epist. famil. XIII. 15.

<sup>3</sup> Cicéron de offic. III. 15.

<sup>4</sup> Cic. de finib. I. 1.

<sup>5</sup> Montaigne le nomme faussement Dionysius. Diog. Laert. VI. 27 et 28.

artisans ne s'entretiennent que de ce qu'ils savent, c'est agir raisonnablement, nos étudiants, en se vantant de leur savoir, s'embrouillent et bronchent sans cesse. Que cela est ridicule! Ils connaissent bien Galen, mais ils ne connaissent pas la maladie, ils ont la tête remplie de lois, mais ils n'ont pas compris où est le noeud de la cause: ils savent la théorie de toutes les choses, mais ils ne savent pas la mettre en pratique. Ces bravades ne peuvent imposer qu'aux âmes faibles. Il ne suffit pas donc que l'étude ne corrompe pas les moeurs, il faut qu'elle les rende meilleures.

Il y a en France des parlements qui font des questions à ceux qui veulent être admis dans leur société, pour s'assurer qu'ils possèdent quelques connaissances. D'autres éprouvent leur entendement en leur faisant résoudre une question de droit. On ne peut disconvenir que la dernière manière d'agir ne soit plus juste que la première. En exerçant une charge on a besoin de connaissances et d'entendement, il est vrai, mais les connaissances ne valent pas autant que l'entendement. Celui-ci suffira en cas de besoin, celles-là ne suffiront jamais, car comme dit le vers grec:

Ὡς οὐδέν ἡ μάθησις, ἢν μὴ νοῦς παρῇ.<sup>1</sup>

A quoi faire la science, si l'entendement n'y est? Si les parlements avaient autant d'entendement et de conscience comme ils ont acquis de sciences, on pourrait être sûr qu'ils feraient justice sans réserve. L'expérience nous apprend que la chose n'est pas telle. Non vitae, sed scholae discimus, on ne nous instruit pas pour le monde, mais pour l'école. Cependant il est indubitable que le savoir est une arme périlleuse entre les mains d'un homme faible qui ne sait pas en faire usage.

Ce n'est pas merveille que nos pères n'aient fait aucun cas de connaissances et que celles-ci ne se fassent pas respecter par le temps qui court en égard à ce qu'elles ne nous apprennent ni à bien penser ni à bien faire! En conséquence on ne se livre à l'étude des sciences qu'afin de s'enrichir, voilà ce qu'il faut considérer.

M. de Montaigne n'ignore pas que les sciences sont compatibles avec la capacité, que César, Périclès et d'autres ont déployé beaucoup d'habileté dans les affaires d'État puisqu'ils ou malgré qu'ils eussent fait des études sérieuses, cependant il prise l'éducation lacédémonienne en prétendant qu'elle est supérieure à celle des Athéniens. Il s'aventure même jusqu'à assurer que l'étude des sciences amollit et effémine les âmes plus qu'elle ne les fermit et n'aguerrit, la preuve que les Turcs, le plus fort État du temps actuel, estiment les armes et méprisent les lettres et que Rome fut plus vaillante avant qu'elle fût savante.

Il est clair que des opinions que nous venons de rapporter sont exagérées et que la glorification de la force brutte et barbare est déplorable dans un homme supérieur dont les écrits ont un caractère de bonne foi, qui lui est particulier. On le dépeint comme nonchalant, indécis, d'un jugement inconstant, irrésolu et comme il dit lui-même quelque part, moins réglé dans ses opinions que dans ses moeurs, et il faut avouer que cette description est justifiée en quelque façon par les paradoxes qu'on trouve quelquefois dans ses traités. La seule excuse de Montaigne, dit Gêrusez, est dans la grossièreté du siècle où il vivait, et à l'influence de laquelle tout son génie ne put entièrement le soustraire. Heureusement ces passages sont rares et le jugement vient presque toujours tempérer les écarts de l'imagination. Que de beautés d'ailleurs pour couvrir ces taches, et combien elles disparaissent aisément sous l'originalité de la pensée et de l'expression!

Passons au chapitre vingt-cinquième où Montaigne oppose ses nouvelles idées touchant l'érudition, aux idées qu'on avait jusqu'à présent en cette matière.

C'est un devoir sacré des parents de bien élever leurs enfants, puisque l'homme devient tout ou rien, selon l'éducation qu'il a reçue.<sup>2</sup> Mais on ne peut nier que cette chose ne trouve de grandes difficultés et que beaucoup d'enfants ne reçoivent une mauvaise éducation, malgré que leurs parents aient la meilleure intention d'en faire des membres utiles à la société. Où en est la faute? Cela vient de ce que les qualités et les inclinations d'une âme sommeillent dans le jeune âge et qu'on ne peut deviner comment se développeront les talents d'un jeune homme. Les petits des ours

<sup>1</sup> Apud Stob., tit. III., pag. 37. edit. Aurel. Allobrog. 1609. in fol.

<sup>2</sup> Le chef d'oeuvre d'une bonne éducation est de faire un homme raisonnable. Rousseau, Émile II. Je crois pouvoir assurer que de cent personnes il y en a quatre-vingt-dix qui sont ce qu'ils sont, bons ou mauvais, utiles ou inutiles à la société, par l'éducation qu'ils ont reçue. C'est de là que vient la grande différence des hommes. Locke I.

et des chiens montrent dès l'enfance leurs inclinations naturelles, mais l'homme change en entrant dans la vie. Ce n'est que le commerce du monde qui achève de former son caractère. Il s'ensuit qu'on tourmente souvent les enfants des choses qui leur sont fâcheuses et qui ne leur procurent pas d'avantages dans l'âge mûr, en se laissant tromper par des penchants douteux que l'on croit apercevoir dans leur enfance et que l'on tient pour des guides sûrs, sur lesquels on puisse fonder sa méthode d'éducation. Il est tout naturel qu'on échoue en ce cas dans son intention. L'unique moyen de se tirer d'embarras est de n'enseigner aux enfants que ce qu'il y a de meilleur et ce dont ils puissent en tout cas tirer profit. Voici comment Montaigne juge de la première éducation des enfants dans le chapitre XXII du livre premier. „Je suis persuadé que nos plus grands vices naissent dans le plus jeune âge et que la principale éducation est entre les mains des nourrices. Telle mère s'amuse à voir son garçon tordre le col à un poulet et tourmenter un chien ou un chat, tel père croit que son fils se distingue par la force du caractère, quand il offense un paysan ou un domestique qui ne se défend pas ou qu'il a des idées saillies quand il trompe quelqu'un par quelque artifice, hélas! ce sont les semences et les racines de la cruauté, de la tyrannie, de la trahison! Des hommes faibles excusent les vilaines inclinations des enfants par la faiblesse de l'âge et par légèreté du sujet. Il n'y a rien de plus faux. Qui commence à tromper en jouant aux épingles, passera bientôt à de plus grandes fourberies. Pour cela il est indispensable que la haine du vice pénètre dans notre coeur, de sorte que la pensée même nous en soit odieuse.<sup>1</sup>

Retournons au chapitre vingt-cinquième. Suivent les louanges d'une profonde érudition. Celui qui acquiert du savoir pour en tirer sa subsistance est méprisable.

Nul doute que l'érudition n'exerce une grande autorité morale sur les esprits. Elle rend particulièrement les plus grands services aux personnes de haute naissance et à ceux qui sont revêtus d'une charge importante. C'est elle qui fait des guerres heureuses qui sait mener un peuple qui lie des amitiés entre des rois ou des nations. Il y a beaucoup d'hommes qui acquièrent des connaissances pour en tirer des émoluments, pour s'en procurer leur subsistance, en un mot, pour trafiquer de leur savoir. Chose abominable et indigne des Muses! Un pareil homme est toujours dépendant d'autrui et forcé de se régler sur ses instructions, il n'est jamais maître de lui-même.

Pour un enfant qui veut acquérir la science pour l'amour d'elle-même et pour s'en parer en dedans, qui aime mieux se faire habile homme que d'aspirer à la gloire d'un homme savant, il faut chercher un gouverneur dont le jugement soit très sain, qui ait la tête bien faite. Il est nécessaire qu'il soit propre à tout autant qu'homme d'esprit dont les moeurs soient sans tache. Il est aussi à désirer que sa méthode d'enseigner soit une autre qu'on ne la trouve chez la plupart des précepteurs.

La chose en vaut la peine d'examiner quelles qualités ont exigé d'un précepteur les auteurs qui ont développé les pensées de Montaigne, Locke et Rousseau. Locke veut que le gouverneur sache parfaitement la langue latine et la logique qu'il ait des manières agréables et qu'il soit homme de bonne compagnie, afin qu'on ne prenne son érudition pour pédantisme et la simplicité des moeurs pour grossièreté. Attendu que ce ne sont pas les livres qui enseignent la connaissance des usages du monde il faut que le gouverneur soit capable de corriger les rudes manières de son élève de peur qu'elles ne servent de spectacle à tout le monde. I. I. Rousseau demande que le gouverneur ait de l'éducation et qu'il soit dans le jeune âge, mais qu'il ne coure pas après l'argent qu'il ne soit pas mercenaire. Il est absolument nécessaire qu'il se coordonne à son élève autant qu'il est possible qu'il s'attire sa confiance en partageant ses amusements qu'il reste chez lui dès sa naissance quelque vingt-cinq ans. L'un et l'autre doivent regarder leurs rapports mutuels comme indissolubles, pourvu qu'ils ne deviennent étrangers l'un à l'autre. Comme ils doivent passer les jours ensemble, il leur importe de se faire aimer l'un de l'autre et par cela même ils se deviennent chers.

On tourmente les enfants, poursuit Montaigne, en les regardant comme de pures machines, en leur dictant des règles et des instructions, sans se soucier si les enfants les ont comprises ou non et en exigeant qu'ils les répètent mot à mot. Quelle absurdité! C'est un affaire bien importante que

<sup>1</sup> La grande faute où j'ai remarqué qu'on tombe d'ordinaire dans l'éducation des enfants c'est qu'on n'en a pas pris assez de soin dans le temps qu'il fallait et qu'on n'a pas accoutumé leur esprit à une bonne discipline et à se soumettre à la raison dès le commencement qu'ils étaient le plus en état de recevoir sans peine toute force d'impressions. Locke.

le gouverneur fasse naître le plus tôt le goût des sciences chez son élève, afin que celui-ci mette à profit les enseignements qu'on lui donne, mais il n'y a pas de doute qu'il n'atteigne jamais son but s'il parle seul et qu'il ne fasse l'élève parler à son tour. Les facultés des enfants sont différentes. L'un a la conception vive, l'autre n'a point de conception. S'il en est ainsi, il y a de l'impossibilité à ce que le précepteur s'accommode à la portée de ses élèves et à ce qu'il n'enseigne pas des choses qui sont hors de leur sphère, en se servant de la méthode qu'on suit jusqu'à présent. Que le gouverneur dès le commencement, selon la portée de l'esprit de son élève, lui fasse goûter les choses, les choisir et discerner justement, quelquefois lui ouvrant le chemin, quelquefois le lui laissant ouvrir. Pour cela même Socrate et Archétilas faisaient parler les auditeurs les premiers et puis ils leur parlaient. Obest plerumque iis, qui discere volunt, auctoritas eorum, qui docent. (Cic. de nat. deor. I. 5.) L'autorité de ceux qui enseignent nuit souvent à ceux qui veulent apprendre. Après avoir appris à connaître le développement de leur esprit, ils pouvaient juger jusqu'à quel point ils avaient besoin d'abaisser leur manière de s'exprimer pour leur rendre une chose intelligible. Vraiment une belle action, digne d'une haute âme! Un précepteur judicieux ne saura se contenter d'une récitation vide de sens, d'une leçon apprise par coeur, mais il questionnera l'élève sur la substance de ce qu'il a étudié, parce qu'on n'apprend pour l'école, mais pour la vie. C'est pourquoi il faut lui bien éclaircir ce qu'il vient d'apprendre, afin qu'il voie tout sous son vrai point de vue. Que le précepteur juge du profit que l'élève a fait de son enseignement, non par le témoignage de sa mémoire, mais de sa vie. Qu'il lui fasse examiner ce qu'il vient d'apprendre sous de divers points de vue et en faire usage dans les cas auxquels il convient, pour voir s'il l'a bien compris et bien approprié. De même que le corps est malade, quand l'estomac rend la nourriture qu'on lui a offerte sans l'avoir digérée, ainsi l'âme souffre, si elle ne se range qu'à l'avis d'un autre, si elle n'est rien par elle-même et qu'elle reste pour ainsi dire, toujours sous la tutelle. On ruine un écolier en lui faisant tout croire sur la bonne foi d'un écrivain.<sup>1</sup> Qu'on lui explique clairement les divers systèmes des philosophes et qu'on laisse à son choix à l'avis duquel il veut se ranger. Il choisira, s'il peut, s'il ne peut choisir qu'il reste en doute.

Che non men che saper, dubbiar m'aggrata:

Aussi bien que savoir, douter a son mérite. (Dante, *Inferno*, cant. XI, v. 93.)

Lors qu'il aura embrassé complètement les opinions d'un philosophe, qu'il en aura compris la substance qu'il cherche après cela à vivre conformément aux ordres de ce sage; il ne suivra pas en esclave les Xénophon, les Platon, mais il vivra, en ne doutant pas que leurs préceptes ne soient aussi les siens et qu'ils ne soient en état de le rendre heureux et content de son existence. La vérité et la raison sont des biens communs et elles appartiennent non seulement à ceux qui les ont expliquées avant les autres qu'à ceux qui les reconnaissent pour vérités et qui règlent leur vie sur elles.

Les abeilles<sup>2</sup> prennent leur nourriture dans des milliers de fleurs et elles en font le miel qui devient leur propriété. De cette façon un jeune homme acquerra des sciences et il les digérera bien, de sorte qu'on ne puisse reconnaître la source à laquelle il a puisé. Il ne montrera que ce qu'il a fait des connaissances qu'il a empruntées à d'autres.

On devient par l'étude meilleur et plus sage. Ce n'est que l'entendement qui détermine tout, profite de tout, dispose de tout qui est le maître, toutes les autres choses sont aveugles, stériles, sans âme. Il s'agit de savoir si la méthode qu'on observe ordinairement a tout ce qu'il faut pour former l'entendement d'un jeune homme. Malheureusement il n'est que trop vrai que les choses se passent tout autrement qu'on ne pense. Bien loin d'élever des hommes d'esprit, on nous rend esclaves et lâches. On ne demande jamais à un élève ce qu'il lui semble de la grammaire, de la rhétorique ou d'une sentence de Cicéron. On lui imprime des mots détachés, des règles, des

<sup>1</sup> Mettez les questions à sa portée et laissez les lui résoudre. Qu'il ne sache rien parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même: qu'il n'apprenne pas la science, qu'il l'invente. Si jamais vous substituez dans son esprit l'autorité à la raison, il ne raisonnera plus; il ne sera plus que le jouet de l'opinion des autres. Rousseau, *Émile*, III.

<sup>2</sup> On trouve cette belle image déjà dans Pétrarque. „De même que les abeilles, dit-il, tirent le suc des fleurs sans en garder la couleur et composent des sucs divers un miel qui est meilleur que chaque suc dont il est préparé, de même il faut que les poètes et les écrivains s'approprient les pensées des autres, mais qu'ils ne parlent jamais en leurs termes. Érasme et Baco se servent aussi de cette image.

opinions, comme des oracles, la substance de la chose lui reste inintelligible. Cependant les belles lettres, étant apprises par coeur et non comprises, n'apportent aucun profit. Ce qu'on sait parfaitement, ce qui a pénétré jusqu'à la moëlle des os, ce qu'on s'est approprié de façon à pouvoir se passer de précepteur, de livres, est la vraie science; le reste n'est qu'une fausse parure qu'une grande fanfaronnade. Il n'y a personne qui ne sache qu'on ne puisse devenir ni cavalier comme il faut, ni tireur d'armes, ni chanteur sans s'y exercer. Il y aurait de la folie à croire qu'on peut donner un jugement sur quelque chose ou bien parler, sans s'exercer ni à donner un jugement ni à parler.

C'est pourquoi le commerce des hommes et la fréquentation des pays étrangers façonne beaucoup un jeune homme. On apprend bien des choses dans le cours de ses voyages. On se familiarise avec les moeurs et les usages, les vues et les idées qui élargissent nos connaissances. On est en état de comparer le caractère et les inclinations de ces peuples à celles de sa patrie. L'essentiel est qu'on fasse voyager un jeune homme dès la plus tendre jeunesse, d'abord chez les nations voisines dont les langues présentent beaucoup de difficultés et qui ne peuvent s'apprendre que dans la jeunesse.

Locke en examinant la question, pourquoi et en quel temps on doit faire voyager les jeunes gens, s'exprime en ce sens: J'avoue que les voyages dans des pays étrangers sont d'une fort grande utilité, mais je crois que le temps qu'on choisit d'ordinaire pour envoyer les jeunes gens hors de chez eux, est cause, entre autres choses, qu'ils sont moins en état de profiter de leurs voyages. Tous les avantages qu'on se propose dans cette occasion, peuvent se réduire à ces deux, qui sont les plus importants: le premier consiste à apprendre des langues étrangères et l'autre à se rendre plus sage et plus prudent, en conversant avec des hommes et des peuples, qui n'ont ni le même tempérament ni les mêmes moeurs et qui sont tout différents par tous ces endroits des personnes de sa paroisse et de son voisinage. Mais depuis seize ans jusqu'à vingt, qui est le temps qu'on emploie ordinairement à faire voyager les jeunes gens, c'est précisément alors qu'ils sont moins propres que jamais à recueillir ce double fruit de leurs voyages. Le véritable temps pour apprendre des langues étrangères et pour s'accoutumer à la prononciation comme il faut, devrait être, à mon avis, depuis sept ans jusqu'à quinze ou seize.

Mais retournons aux Essais. La plupart des hommes sont d'avis qu'il faille élever un enfant dans la maison paternelle. Cette opinion est fautive. L'amour naturel empêche les parents d'élever les enfants raisonnablement et ils amolissent leur caractère au lieu de le fortifier. Ajoutons que la présence des parents nuit à l'autorité du gouverneur qui doit être souverain sur l'élève et que le respect des domestiques, de même que la connaissance des richesses et de la grandeur de sa maison, sont de graves inconvénients dans cet âge de l'élève. Les parents croient souvent fermement que la poussière et la sueur cause du dommage à un jeune homme; ils tremblent quand il monte sur un cheval sauvage ou quand il veut fortifier ses muscles l'épée à la main et ils ne réfléchissent pas que celui-là ne peut devenir homme d'honneur qui ne jette les fondements de son adresse dès sa jeunesse et qui n'oublie l'affermissement de son corps par des fatigues et par des peines.

Vitamque sub divo, et trepidis agat

In rebus.

Qu'il n'ait de toit que le ciel, qu'il vive au milieu des alarmes. (Hor. *Od.* II. 3.)<sup>1</sup>

Voulez-vous cultiver l'intelligence de votre élève, conseille Rousseau très sagement, cultivez les forces qu'elles doivent gouverner. Exercez continuellement son corps, rendez-le robuste et sain pour le rendre sage et raisonnable; qu'il travaille, qu'il agisse, qu'il coure, qu'il crie, qu'il soit toujours en mouvement, qu'il soit homme par la vigueur, et bientôt il le sera par la raison. C'est une erreur bien pitoyable d'imaginer que l'exercice du corps nuise aux opérations de l'esprit; comme si ces deux actions ne devaient pas marcher de concert et que l'une ne dût pas toujours diriger l'autre. (Émile II.)

Il se peut qu'un jeune homme tâche de faire parade dans l'étranger de son érudition au lieu de chercher à s'informer. Quelle présomption! Il est obligé d'écouter plus que de parler. C'est une grande vertu que la modestie et elle mérite principalement notre estime. Personne n'affiche son

<sup>1</sup> François Rabelais († 1553) qui fut le premier qui s'opposât en France à l'orthodoxie et à la scolastique dans le catholicisme et dont le *Traité d'éducation pour Gargantua* fit naître de nouvelles idées dans l'esprit de Locke et de Rousseau, fut aussi le premier qui expliquât combien il est important d'exercer le corps, afin que les facultés de l'âme puissent se développer.

érudition qui possède une instruction approfondie. Il ne se moque pas des sottises qu'on a dites en sa présence, il ne tourne pas en ridicule une ignorance parce que c'est une marque d'importunité et de rudesse. Au contraire, il faut faire usage même de l'ignorance et apprendre qu'un homme stupide fait toujours sotte figure dans la société. *Licet sapere sine pompa, sine invidia*, dit Sénèque (Epist. 103). On peut être sage sans éclat, sans orgueil. On se comporte en enfant en se donnant des airs aux dépens des autres. On les afflige et on devient leur ennemi.

Comme il n'est permis qu'aux grands poètes de se servir de licences poétiques, ainsi il ne convient qu'aux grandes âmes de prétendre à des prérogatives dans la société. Cicéron juge parfaitement en cette matière: *Si quid Socrates aut Aristippus contra morem et consuetudinem fecerunt, idem sibi ne arbitretur licere: magnis enim illi et divinis bonis hanc licentiam assequabantur.* (Cic. de off. I. 41.) Si Aristippe ou Socrate n'ont pas toujours respecté les coutumes et les mœurs de leur pays, ce serait une erreur de croire que vous puissiez les imiter. Leur mérite transcendant et presque divin autorisait cette liberté.

Il y a un défaut qui est contraire à la retenue, que les égards et les bienséances nous imposent, c'est un excès de cérémonies et un attachement opiniâtre à engager une personne à recevoir un honneur qui affecte déagréablement l'esprit, attendu qu'il ne lui est pas dû. Montaigne dit à ce sujet dans le traité intitulé: „Cérémonie de l'entreveue des roys.“ J'ai vu des hommes incivils par trop de civilité et importuns de courtoisie. (Essais I. 13.) Il semble, juge Locke, en discutant le même défaut, qu'en cela on ait plutôt en vue d'embarrasser un homme, que de l'obliger; ou du moins qu'on veuille faire voir par cette espèce de combat qu'on est au dessus de lui. Enfin à regarder cette conduite par son plus bel endroit, il est certain qu'elle n'est propre qu'à causer du trouble et qu'ainsi elle ne peut être la marque d'une bonne éducation dont l'usage et la fin n'est que de faire en sorte que les autres hommes se plaisent dans notre compagnie. (Locke 147.)

Il est nécessaire d'apprendre à un jeune homme à chercher un digne adversaire dans ses discours et à ne pas employer à la fois tous les tours qui sont à ses ordres, mais ceux-là seulement qui renferment de fortes raisons. Qu'il ait de la délicatesse que ses termes rendent exactement ses idées qu'il s'explique en peu de mots. Mais il ne suffit pas qu'il s'étudie à être court et qu'il soit d'un tact exquis. Supposons qu'un jeune homme soutienne une thèse et qu'il soit convaincu d'une erreur. Qu'est ce qu'il fera? Persistera-t-il dans son opinion? Jamais! Un homme généreux aime la vérité et il lui reste toujours fidèle.

Un brave homme sert fidèlement son roi et il s'empresse de lui rendre service, mais il n'aura garde de se concilier la bienveillance d'un souverain par autre chose que par des services rendus à l'État. Il s'en faut beaucoup qu'il soit digne d'un gentilhomme de briguer la faveur d'un prince par des services personnels et par des adulations. C'est devenir l'esclave de son maître que de chercher à plaire par des moyens blâmables et d'approuver toutes ses actions, quand même elles seraient à reprendre. Un jeune homme dont le cœur et l'esprit sont bien formés préférera encourir la disgrâce de son prince que d'agir contre sa conscience.

En général il convient de parler et d'agir franchement et avouer une faute qu'on a faite encore qu'elle ne soit aperçue que par celui qui l'a faite. Des natures basses et viles sont obstinées et entêtées, des hommes nobles se corrigent volontairement et ils sont accessibles aux instructions. Se raviser et se corriger; abandonner une fausse opinion quand on découvre qu'on a dit quelque chose par erreur dans l'ardeur de la dispute, ce sont des qualités rares, fortes et philosophiques. Le commerce du monde est une école de bonnes manières, comme nous avons déjà mentionné plus haut, mais il est juste qu'un jeune homme ait les yeux fixés sur tout. La plupart du temps, des personnes qui manquent de tact et de procédés obtiennent les premières places dans une société. Les biens de la fortune et l'entendement sont rarement unis dans le même homme. Tout ce qui reluit n'est pas or. On est souvent forcé d'entendre des conversations fades au haut bout d'une table, tandis qu'on jouit de beaux traits d'esprit à l'autre bout. Il fait bon savoir la portée de tout le monde: même la sottise et la faiblesse servent d'instruction. C'est par là qu'on s'approprie les bonnes façons et apprend à mépriser les mauvaises.

C'est une belle chose que de brûler d'envie de s'instruire. La curiosité est une qualité des plus louables. Plus on s'informe d'un magnifique édifice, d'un lieu d'une bataille, des hommes illustres par de grandes actions, plus on recule les limites de ses idées. Aussi l'histoire nous donne-t-elle des

leçons utiles, particulièrement l'étude des vies des hommes qui se sont couverts de gloire par leurs actions et par leurs vertus. C'est la seule étude, comme dit Platon, que les Lacédémoniens eussent réservé à leur part. Mais que le gouverneur fasse attention que son élève ne s'amuse à de choses indifférentes, par exemple, à quelle époque on détruit une ville, ou dans quel an est mort un général célèbre? Ce qui importe avant tout, c'est de bien apprécier le caractère d'un grand homme ou les mœurs d'une nation renommée, de peser les circonstances du temps, du lieu, des personnes, de juger de la cause par l'effet, enfin de donner son jugement sur toutes les choses. Rousseau apprécie de la même manière l'étude de l'histoire. „Les pires historiens pour un jeune homme, dit-il, sont ceux qui jugent. Qu'il juge (Émile) lui-même, c'est ainsi qu'il apprend à connaître les hommes. Si le jugement de l'auteur le guide sans cesse, il ne fait que voir par l'oeil d'un autre, et quand cet oeil lui manque, il ne voit plus rien.“ Il y a dans les anciens auteurs des passages qui ne servent qu'à une étude grammaticale, tandis que plus d'un passage nous découvrent les parties les plus cachées de notre âme. On fait bien de se borner à toucher seulement les premiers, mais de relever l'importance des autres.

Notre vue est naturellement bornée, nous n'apercevons que ce qui est tout proche de nous, comme le Savoyard qui prétendait que „Si ce sot de roi de France eût su bien conduire sa fortune, il était homme pour devenir maître d'hôtel de son duc“, son imagination ne concevant une grandeur plus élevée que celle de son maître. Le grand monde est un miroir dans lequel on doit regarder pour connaître non seulement soi-même, mais encore considérer le restant sous son vrai jour. Il est un livre qui contient beaucoup de choses qui méritent de fixer notre attention, aussi est-il à désirer qu'il soit le livre de notre élève. Tant de sectes, de jugements, d'opinions, de lois et de coutumes nous apprennent à juger sainement des nôtres et apprennent notre jugement à reconnaître son imperfection et sa faiblesse naturelle, tant de mouvements, excités dans un État, tant de changements de la fortune publique nous instruisent que nulle forme de gouvernement n'a de durée et qu'on n'a pas raison de se vanter de la fortune de sa patrie. On lit dans ce livre que de grands héros qui avaient rempli toute la terre du bruit de leur nom, sont tombés en oubli et nous nous doutons qu'il est ridicule d'espérer de rendre notre nom immortel par des choses sans importance. Des milliers d'hommes qui ont quitté la terre avant nous, nous délivrent des horreurs de la mort. Pythagore fait à bon droit une comparaison de la vie humaine avec la grande assemblée des jeux olympiques. Beaucoup d'hommes s'y rendent, attirés par la passion de la gloire, d'autres, par l'avidité du gain; il y a quelques-uns qui y viennent pour être spectateurs de la vie des autres, pour régler là-dessus la leur. Un tel spectateur finira par devenir vertueux et heureux.

Il est de la plus grande utilité de joindre aux exemples, les plus profitables discours de la philosophie. Qu'on montre à son élève, comme dit Perse, ce qu'on peut désirer, à quoi doit servir l'argent, ce qu'on doit faire pour sa patrie et sa famille, ce que Dieu a voulu que l'homme fût sur la terre, et quel rang il lui a assigné dans le monde, ce que nous sommes, et dans quel dessein il nous a donné l'être. (Perse III, 69.) Il est de rigueur de lui exposer avec lucidité les vertus qui nous ornent et les vices dans lesquels nous pouvons tomber. Qu'il se forme une idée de la bravoure, de la sobriété, de la justice; qu'il sache qu'il y a une différence entre l'ambition et l'avarice, la servitude et la soumission, la licence effrénée et la liberté qu'il n'ignore pas à quoi on reconnaît le vrai contentement et jusqu'à quel point il faut craindre la mort, la douleur et la honte:

Et quo quemque modo fugiatque feratque laborem,<sup>1</sup>

et comment nous devons éviter ou supporter les peines, quels ressorts nous meuvent; enfin qu'on lui donne de bons enseignements qui règlent ses mœurs et ses sens, qui lui apprennent à connaître lui-même, à savoir bien vivre et bien mourir. Parmi les arts libéraux il y en a beaucoup qui ne sont d'aucun usage dans l'âge avancé, p. ex., la mythologie, l'astronomie, etc. C'est pourquoi il vaut mieux négliger ces arts et se borner à l'étude de ceux qui nous apportent un profit réel.

Sapere aude,

Incipe: vivendi recte qui prorogat horam,  
Rusticus exspectat, dum defluat amnis; at ille  
Labitur, et labetur in omne volubilis aevum.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Verg. *Énéide*, III, 459.

<sup>2</sup> Horace, *Epist.* II, 1, 40.



Ose être vertueux; commence: différer de régler sa conduite, c'est imiter la simplicité du voyageur qui, trouvant un fleuve sur son chemin, attend qu'il soit écoulé; le fleuve coule, et coulera éternellement. — On est forcé dans la vie de dompter ses passions et de combattre des vices et des défauts, à quelle fin charger sa mémoire de choses superflues?

Dès que l'élève saura ce qui le rend sage et meilleur, on est en état de l'instruire de la substance de la logique, de la physique, de la géométrie, de la rhétorique et il viendra au bout de la science qu'il choisira, ayant déjà le jugement formé. Que sa leçon se fasse tantôt par des discours tantôt par des livres qui traitent ce sujet; que son gouverneur lui fournisse tantôt l'auteur même, tantôt qu'il lui en donne la moelle et la substance. Que cette méthode soit plus facile et plus naturelle que celle du grammairien grec Gaza,<sup>1</sup> tout le monde le sait aujourd'hui. Gaza donne des préceptes épineux et déagréables, ses mots sont vains et décharnés, il n'y a rien qui éveille l'esprit, notre méthode au contraire donne à l'esprit une pâture fraîche et saine. On trouve même parmi les hommes polis le préjugé que la philosophie ne sert à rien, que son visage est effrayant et ridé et qu'on a bien tort de familiariser les enfants avec elle. Quelle erreur! Tant s'en faut qu'elle ait une masque pâle et hideuse qu'elle embellit la vie et qu'elle est une source de satisfaction. La mine triste et sombre d'un homme démontre que celui-ci n'a pas étudié la philosophie. Démétrius, le grammairien, en recontra dans le temple de Delphes une troupe de philosophes, assis ensemble, il leur dit: Ou je me trompe ou vous n'êtes pas en grand discours entre vous, votre figure étant si sereine et paisible. Héracléon, le Mégarien, répondit: „Que ceux-là froncent le sourcil qui cherchent si le futur du verbe *βάλλω* a double λ ou qui cherchent la dérivation des comparatifs *χέρου* et *βέλτιον* et des superlatifs *χείριστον* et *βέλτιστον*, les discours de la philosophie réjouissent et égayent ceux qui la traitent.“ La philosophie guérit notre corps, elle calme les tempêtes que les passions ont élevées dans notre âme, elle apprend à souffrir les maladies sans se plaindre, elle est le guide de la vertu et c'est la vertu qui assure le bonheur des nations. Elle enseigne à faire un salutaire usage de notre fortune, de la puissance, elle est l'amie de la gloire, de la beauté, de la santé, elle nous apprend même à perdre constamment tous ces biens. Et l'on n'enseignerait pas aux enfants la philosophie qui les forme à la vertu? En cas qu'on ait un élève qui aime mieux entendre une fable que la narration d'un beau voyage, qui au son du tambour qui arme la jeune ardeur de ses compagnons, suit celui-ci qui l'appelle à un jeu puéril, qui ne préfère pas retourner d'un combat avec ses compagnons victorieux et couvert de poussière, que jouer à la paume, qu'on le fasse pâtissier, fût-il le fils d'un duc, suivant le précepte de Platon qu'il faut colloquer les enfants non selon la condition sociale de leur père, mais selon les facultés de leur âme.

On apprend trop tard à vivre à un jeune homme. A quoi bon cela? Il n'y a point de temps à perdre. Que le jeune homme reste quinze ou seize ans entre les mains de son instituteur, le reste de sa vie est destiné aux actions. Pour cela il faut bien user de ce temps. Les disquisitions raffinées de la dialectique ne sont pas profitables, de simples discours sur la philosophie l'emportent sur elle.

Qu'on mette soin à ce que ces discours se choisissent et se traitent à point et on verra que l'élève les concevra encore plus aisément qu'un conte de Boccace, qui plus est, on ne méconnaîtra pas qu'il ne soit ordinairement dès l'enfance plus capable de les concevoir que d'apprendre fort avancé. A l'appui de cette opinion, citons Plutarque qui est d'avis que les bons préceptes d'Aristote, touchant la vaillance, la valeur, la grandeur d'âme, la tempérance, l'intrépidité, aient rendu son grand disciple capable de subjuguier, encore enfant, l'empire du monde.

Petite hinc, juvenesque senesque

Finem animo certum, miserisque viatica canis.<sup>2</sup>

Jeunes gens, vieillards, tirez de là de quoi régler votre conduite, faites-vous des provisions pour le triste hiver de la vie.

Il est dangereux d'enfermer un garçon et de l'abandonner à la colère et à l'humeur mélancolique d'un maître d'école, de même qu'on ruine son esprit, en le forçant de travailler quatorze

ou quinze heures par jour. Il y a des élèves dont le tempérament est farouche qui ont la coutume de se retirer dans la solitude et qui se livrent d'une sorte de délire à l'étude des livres. Qu'on prenne garde de les affermir dans cette application intempestive, ils ne vaudront rien dans une société élégante et ils seront détournés de meilleures occupations. Combien de gens sont abêtis par une étude excessive! Il est déplorable que des hommes impolis et grossiers gâtent les bonnes moeurs de nos élèves. Qu'y a-t-il de plus gentil que les petits enfants en France? Mais ils trompent ordinairement l'espérance qu'on en a conçue et ils manquent d'excellence après avoir atteint leur âge adulte. Des gens sensés prétendent que les colléges où on les envoie, les abroutissent ainsi.

La philosophie a le privilège de se mêler partout en formant les jugements et les moeurs. Par conséquence notre élève se conduira partout de la même façon, c'est à dire, sagement: au cabinet, au jardin, à la table, au lit, à la solitude, en compagnie, le soir et le matin. Faire une harangue savante dans une compagnie, assemblée pour rire et pour faire bonne chaire, cela ne convient pas, mais tous les sages sont d'accord que la philosophie puisse être admise aux repas les plus gais et aux jeux les plus turbulents, car elle:

Aeque pauperibus prodest, locupletibus aeque;

Et, neglecta, aeque pueris senibusque nocebit.<sup>1</sup>

Elle est utile aux riches, elle l'est également aux pauvres; jeunes gens, vieillards, ne la négligeront pas sans s'en repentir.

L'enfant ainsi élevé sera moins désœuvré que les autres. Mais de même qu'un chemin qu'on fait dans une galerie de tableaux nous semble beaucoup plus court que celui qu'il nous faut faire par ordre formel, ainsi une leçon qu'on prend sans être sujet à l'heure ou à un endroit fixé, passera sans se faire sentir; les jeux mêmes et les exercices gymnastiques, comme la course, la lutte, la musique, la danse, la chasse, l'exercice à cheval, l'escrime, auront part à l'étude. De cette manière se façonnent la bienséance extérieure et l'entregent. Ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps qu'on élève, c'est une homme. Il ne faut pas dresser l'un, sans l'autre, mais les conduire également.

On souhaite que les élèves mettent tout leur plaisir à l'étude. N'est-ce pas une absurdité des plus grandes que d'inspirer à quelqu'un le plaisir des beaux arts par des injures et par des coups de bâton? Les élèves apprennent en murmurant et à contre-cœur, ils haïssent les précepteurs et l'étude et ils n'obéissent que forcés par des menaces. Cela ne mène à rien. C'est pourquoi il n'y a pas d'homme judicieux qui ne condamne l'éducation dans la plupart de nos colléges. Entrons dans une classe pendant les études! C'est à faire pitié! Des enfants châtiés crient de toutes leurs forces, des précepteurs furieux se répandent en injures contre toute la classe, le visage boutonné, les mains armées de fouets. Quelle fausse méthode pédagogique! Combien de suites funestes a-t-elle déjà eues! Ne vaudrait-il pas mieux parsemer les classes de fleurs et de feuilles que de sanglants tronçons d'osier?

A un autre endroit (Liv. II. ch. VIII.) Montaigne écrit sur ce sujet: Il faut éviter toute violence en élevant une âme tendre qu'on dresse pour l'honneur et pour la liberté. Il y a je ne sais quoi servile dans la rigueur et dans la contrainte et il est à craindre que ce qui ne puisse se faire par la raison, par la prudence et par l'adresse, ne se fasse jamais par la force . . . . . Je n'ai vu autre effet aux verges, si ce n'est qu'ils rendent les âmes plus lâches ou plus malicieusement opiniâtres. Parmi les défauts qu'on doit absolument châtier dans les enfants, Montaigne compte non seulement l'opiniâtreté, mais encore les mensonges. Je trouve, dit-il, qu'on châtie ordinairement des erreurs innocentes; bien hors de propos. Les mensonges seulement et l'opiniâtreté, c'est à dire si l'enfant ayant été censuré pour avoir menti, retombe dans ce vice, méritent une peine proportionnée à la grandeur de la faute. (Essais, Liv. I. ch. 9.) Montaigne n'avait qu'une fille qui avait atteint la sixième année ou davantage sans avoir été battue. On employait pour le châtement de ses fautes pueriles avec succès des paroles très douces. Si j'avais eu des garçons, ajoute-t-il, dont les manières sont plus libres et qui ne sont pas destinés à servir, j'aurais formé leur cœur à l'ingénuité et à la franchise. (Liv. II. VIII.) Locke est du même sentiment. Voici comme il s'en exprime: Les coups et toutes les autres sortes de châtements serviles et corporels, ne doivent point être employés à l'éducation de ceux que nous voulons rendre sages, honnêtes et vertueux par inclination. Il ne faut s'en

<sup>1</sup> Savant du XV<sup>e</sup> siècle, né à Thessalonique, qui passa en Italie avec plusieurs autres savants de la Grèce.  
<sup>2</sup> Perse, V. 64.

<sup>1</sup> Hor. Epist. I. 1. 25.

servir que fort rarement et seulement dans des occasions importantes et à la dernière extrémité. (Locke III. 52.)<sup>1</sup>

En revanche il faut endurcir les corps de nos élèves à la chaleur et au froid, au vent, à la tempête; il faut empêcher qu'ils ne se livrent aux plaisirs de sens, qu'il ne s'effiminent en égard aux vêtements. Que leur lit soit dur, afin qu'ils deviennent hommes vigoureux, sains et robustes.

Tout le monde sait qu'il y a des hommes chargés d'étrangetés et de bizarreries qui les rendent ridicules et qui leur causent du dommage aux yeux du monde. Qui est-ce qui ne s'étonne de la constitution du corps de Démophon, maître d'hôtel d'Alexandre, qui suait à l'ombre et tremblait au soleil? Germanicus ne souffrait ni la vue ni le chant des coqs, d'autres sont épouvantés pour avoir vu une souris, d'autres frémissent à l'aspect de la crème. Pendant que le corps est encore souple et traitable, on peut le plier à souhait; pour cette raison il ne faut pas cesser de travailler à supprimer ces défauts dès la plus tendre enfance, et si l'on veut que le jeune homme sache se conduire dans toutes les sociétés et dans toutes les nations, de manière qu'il soit même habile à mener une vie dissolue et à faire des excès en cas de besoin, qu'on ne manque pas de l'habituer à cette façon de vivre: mais tout en ayant l'adresse de faire tout, qu'il aime néanmoins mieux faire le bien: *Multum interest, utrum peccare aliquis nolit, an nesciat.*

Il y a une grande différence, dit Sénèque, entre ne pas vouloir et ne pas savoir faire le mal. (Epist. 90.). Aleibiade est un idéal d'un corps bien formé. Il observait la sévérité de lois à Sparte, il s'y exerçait à endurer des privations, il y menait une vie austère. En Jonie il fut tout un autre homme. Il s'y plongeait dans toutes sortes de dissolutions, il vivait dans une molle oisiveté, il se vautrait dans le vice sans que sa santé en eût reçu une atteinte quelconque.

*Omnis Aristippum decuit color et status, et res:*<sup>2</sup> Aristippe sut s'accomoder de tout état et de toute fortune. Montaigne veut que son disciple se forme de telle manière.

*Quem duplici panno patientia velat,  
Mirabor, vitae via si controversa docebit,  
Personamque feret non inconcinnus utramque.*<sup>3</sup>

J'admirerai celui qui ne rougit pas de ses haillons, qui change de fortune sans s'étonner, et qui joue les deux rôles avec grâce. Il est à remarquer que Montaigne donne à ces vers un sens directement opposé à celui que leur donne Horace.

Pour ne pas exciter des soupçons que nous approuvons les dernières pensées de Montaigne, il faut que nous déterminions notre point de vue dans cette question. On sait qu'on a accusé la morale de Montaigne de relâchement et de coupable faiblesse et que ses partisans mêmes ne nient pas qu'une légère teinte d'épicurisme ne s'y fasse sentir, mais ils ajoutent qu'en voulant la mettre à la portée de tous les hommes, il n'a pas voulu les effrayer par le modèle d'une désespérante perfection. Son intention était qu'en devenant hommes, les élèves devinssent hommes d'honneur qui se signalassent non seulement par d'excellentes qualités de l'esprit, mais encore par un corps vigoureux et robuste. Les mœurs du siècle étant dépravées et dissolues, un homme de qualité fut souvent forcé de fréquenter de mauvaises compagnies où il n'était pas toujours en état de se soustraire à des gloutonneries et à des ivrogneries. Comme il n'était pas agréable de se donner un ridicule dans de telles compagnies, il fallut qu'on bût sec pour se tirer d'embarras. Voilà les raisons que Montaigne a eues de vouloir que le jeune homme accoutumât son corps à boire et à manger parfois beaucoup, sans abuser de sa santé. En outre il demanda que celui-ci ne perdît pas de vue que l'excès est blâmable en toutes choses et qu'il n'est excusable qu'en cas de besoin. A en croire Montaigne la fin justifierait donc les moyens. Je suis bien éloigné de blâmer sans réserve tous les plaisirs de la table, goûtés bien des fois dans une bonne compagnie, mais il y a un temps pour tout. A quoi bon habituer la jeunesse aux débauches, le corps étant encore souple et d'après cela capable de se plier à toutes les façons et à toutes les coutumes? Eh bien, qu'il prenne plaisir à manger et à boire excessivement et qu'il ne soit plus possible de le faire rentrer dans le devoir, que deviendra-t-il?

<sup>1</sup> François Rabelais, que nous avons déjà mentionné plus haut, tient de même à ce que l'étude soit facilitée par une méthode convenable et qu'on traite les enfants humainement.

<sup>2</sup> Hor. Epist. I. XVII. 23.

<sup>3</sup> Hor. Epist. I. XVII. 25.

Un grand ivrogne et ce sera notre faute! Il est encore à remarquer que l'homme est naturellement plus enclin au mal qu'au bien et qu'il est presque impossible d'étouffer entièrement dans l'enfant le germe des vices. Ce n'est pas donc tout de lui inspirer l'amour de la vertu, il faut lui ôter chaque occasion de faire mal afin qu'il ne succombe pas à la tentation dont les âmes les plus saintes et les plus pures ne sont pas exemptes.

Un jeune homme bien élevé, continue Montaigne son discours, démontrera le fruit de ses leçons par ses actions. Il portera un bon jugement sur toutes les choses en entrant en conversation avec quelqu'un, il rendra ses discours piquants et il leur donnera de l'intérêt, il sera prudent en exécutant une entreprise, juste et bon dans sa manière de vivre, il souffrira avec patience une maladie et des accidents fâcheux, il domptera ses voluptés, il aura de l'indifférence pour le boire et le manger, il sera économe: qui disciplinam suam non ostentationem scientiae, sed legem vitae putet; quique obtemperet ipse sibi; et decretis pareat.<sup>1</sup> „De sorte qu'il ne considère pas le résultat de ses études comme une vaine montre de science, mais comme une règle de conduite, se respectant lui-même et vivant conformément à ses principes.“ La raison se réfléchit le mieux dans le cours de la vie. Lorsque quelqu'un demanda à Zeuxidame, pourquoi les Lacédémoniens ne mettaient pas par écrit les ordonnances de la discipline militaire et pourquoi ils ne les donnaient pas à lire à leurs jeunes hommes, c'est pour les accoutumer aux faits, répondit-il, non aux paroles. Comparons ce que nous venons de raconter avec un latiniste qui a employé quinze ou seize ans à n'apprendre qu'à parler latin. Des paroles vidées de sens! Le monde ne fait que babiller et il n'y a pas d'homme qui ne parle plutôt plus que moins qu'il ne faut parler. La moitié de notre vie s'en va ainsi. Quatre ou cinq ans nous entendons des mots seulement et nous les construisons en phrases, autant d'ans s'écoulaient avant que nous sachions les employer dans un récit d'une assez grande étendue, cinq ans passent pour le moins avant que nous les entrelacions d'une subtile et élégante façon: A quoi bon cela? Laissons-le à ceux qui veulent se faire érudits de profession!

Un homme poli ne manquera jamais de paroles; il saura s'exprimer bien et expliquer son opinion, au cas de besoin. Il y a des gens qui s'excusent de ne pas savoir exprimer bien leurs pensées faute d'éloquence, c'est une tromperie manifeste. Point de doute que ce ne soient que des images troublées qui se présentent dans leur esprit, des idées qu'ils ne sachent ni démêler ni éclaircir en dedans ni produire en dehors. Socrate a raison en prétendant que celui qui a dans son esprit des idées vives et claires, les produira soit par provincialismes, soit par mines, s'il est muet.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,

Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

(Hor. Art. poét. 311, imité par Boileau.)

Sénèque dit pertinemment: Cum res animum occupavere, verba ambiunt,<sup>2</sup> quand les choses ont saisi l'esprit, les mots viennent en foule et Cicéron: ipsae res verba rapiunt,<sup>3</sup> les choses entraînent les paroles. Soit qu'il n'ait point de notion de la grammaire ou de la rhétorique, l'idéal de la vraie vérité dans ses paroles l'emportera sur tous les moyens industriels avec lesquels maint écrivain cherche à captiver ses lecteurs. Les réparties promptes et spirituelles des Lacédémoniens sont d'excellents modèles. Le sévère Caton se moquait de Cicéron et le nommait „un plaisant consul“, tandis que tout le monde l'admirait pour sa grande éloquence.

Si l'on veut faire composer un bon poème, il ne faut pas être acharné à un beau rythme, mais à la substance du poème et il vaut mieux avoir soin qu'il y ait de l'esprit et de jugement que de chercher des pieds corrects. Quand même les vers seraient mal à l'oreille, on dira avec Horace: Il a l'esprit fin et délic, mais ses vers sont durs. Ôtez-en le rythme et la mesure, changez l'ordre des mots, vous retrouverez le poète dans ses membres dispersés. (Hor. Sat. I. IV. 8 et 58.) Locke a une opinion tout opposée en cette matière et une telle haine pour la poésie qu'il s'aventure jusqu'aux termes suivants: Il me semble, dit-il, que les parents devraient tâcher d'éteindre dans leurs enfants cette ardeur de rimer, autant qu'il serait en leur pouvoir et je ne saurais comprendre par quelle raison un père peut désirer que son fils devienne poète, à moins qu'il n'ait envie de le voir renon-

<sup>1</sup> Cic. Tusc. quaest. lib. 2.

<sup>2</sup> Sen. Controv. I. 3.

<sup>3</sup> Cic. de fin. 3. 5.



cer à toute autre occupation. Mais ce n'est pas là le plus grand inconvenient; car s'il devient habile poète et qu'il acquière la réputation de bel esprit, il y a toutes les apparences du monde qu'il fréquentera des compagnies et des lieux où perdant son temps, il dissipera aussi son bien. On trouve rarement des mines d'or sur le Parnasse.

On peut proposer la question, continue Montaigne, comment un jeune homme se prendra-t-il, si on lui propose des sophismes. „Le jambon fait boire, or le boire désaltère, donc le jambon désaltère.“ Il y a une excellente recette pour se débarrasser d'un homme importun et fâcheux. On se moque de lui! Chrysippe dit à quelqu'un, qui proposait contre Cléanthe des finesses dialectiques: „C'est se moquer des enfants que d'agir ainsi; comment demander qu'un homme fait y réfléchisse sérieusement?“ Que la diction de notre élève soit ferme, courte, serrée et nerveuse. „Que l'expression frappe, elle plaira.“ Jamais l'affectation n'est propre à un courtisan et dans une monarchie tout gentilhomme doit être élevé à la manière d'un courtisan. Quae veritati operam dat oratio, incomposita sit et simplex. La vérité doit parler un langage simple et sans art. (Sénèque, Epist. 40.) Quis accurate loquitur, nisi qui vult putide loqui? Quiconque parle avec affectation est sûr de causer du dégoût et de l'ennui. (Sén. Ep. 75.) Ce n'est que l'ambition scolastique et puerile qui recherche des phrases nouvelles et des mots peu connus pour en faire parade. Les Athéniens, dit Platon, prennent soin de l'abondance et de l'élégance de la langue, les Lacédémoniens s'efforcent d'être brefs, les Crétois aspirent à la fécondité des conceptions plus qu'à la beauté de la langue: ceux-ci sont les meilleurs. Zénon disait qu'il y avait deux sortes d'élèves: les uns, qu'il nommait *φιλόλογος*, curieux d'apprendre les choses, les autres *λογοφίλος*, qui n'avaient soin que du langage. On ne saurait nier que ce ne soit une bonne et belle chose que la beauté du style, mais il est sûr qu'on exagère son importance.

Beaucoup de parents ont la mauvaise coutume d'être pleins d'indulgence pour leurs enfants lors qu'ils sont jeunes et de les traiter fort sévèrement lors qu'ils sont devenus grands. Montaigne fronde vivement cette faute dans le livre deuxième des Essais, chapitre huitième, qui est intitulé: De l'Affectation des Pères aux Enfants. Si l'on veut, dit-il, que l'enfant ait du respect pour nous, qu'il nous prenne en affection, faisons valoir auprès de lui notre autorité de père aussitôt qu'il sera capable de soumission et traitons-le plus familièrement à mesure qu'il devient homme. Mais il en va fort souvent au contraire, comme si on les eût aimés pour passer le temps, comme des guenons, non comme des hommes. C'est une folie et une injustice de priver les enfants, qui sont devenus plus âgés, de la familiarité des pères et de les traiter toujours avec hauteur par je ne sais quelle fermeté mal entendue, espérant par là les tenir en crainte et obéissance. Voilà une farce très inutile qui rend les pères ennuyeux aux enfants, et qui pis est, ridicules. Nous regrettons le père qui ne possède l'attachement de ses enfants que par le besoin qu'ils ont de son secours. S'il ne se rend respectable par sa vertu et aimable par la bonté et la douceur de ses mœurs, le besoin, la rudesse et les forces n'inspireront jamais aux enfants de l'amour pour lui. On trouve de pareilles réflexions sur ce sujet dans Locke. C'est en leur inspirant de la crainte et du respect que vous devez commencer à prendre de l'empire sur leurs esprits: et lorsqu'ils seront parvenus à un âge plus mûr, il faut que l'affection et l'amitié qu'ils auront pour vous-mêmes, vous maintienne dans ce premier droit. Car enfin il doit venir un temps où il faut que les enfants soient à l'abri des châtimens et des réprimandes, et alors, si l'affection qu'ils ont pour vous, ne les rend pas obéissans et fermes dans leur devoir, si l'amour de la vertu et de l'honneur ne les engage pas à se bien conduire, par quel nouveau motif, je vous prie, pourriez-vous les y obliger?

Les langues grecque et latine sont sans doute très utiles, mais l'étude en est difficile, et elle exige beaucoup de temps. Montaigne développe la méthode qui avait été essayée en lui-même pour lui enseigner ces langues, sans la recommander pourtant, comme étant la seule possible. Après s'être informé auprès de différentes personnes comment son fils pourrait apprendre facilement les langues mortes, le père de Montaigne commença à comprendre que le long espace de temps qu'on avait besoin pour se familiariser avec les langues, qui ne coûtaient rien aux peuples anciens, empêchait qu'on n'arrivât à la grandeur d'âme et aux sciences des Grecs et Romains. Pour cette raison il lui donna un Allemand comme instituteur qui ne comprenait pas un mot français, mais qui en revanche parlait très bien latin. Celui-ci, gagé bien chèrement, prit le jeune Montaigne sous sa garde et le surveillait avec l'aide des deux autres instituteurs dont le savoir n'était pas si grand que le sien.

Dès ce moment il ne fut permis à personne de lui parler autrement que latin. Sa mère, son domestique, la chambrière écorchaient la langue étrangère. Il parvint à l'âge de plus de six ans sans avoir entendu un mot français, mais il apprit à parler correctement latin, sans art, sans livre, sans grammaire ou précepte, sans fouet et sans larmes, de sorte que les savants les plus éminents de l'Europe l'admiraient.

Locke ne put non plus se résoudre à conseiller qu'on suivît la méthode dont on se servait ordinairement dans les écoles pour enseigner les langues anciennes et il recommandait une méthode analogue à celle de Montaigne, tout en cherchant des moyens pour faciliter l'étude de ces langues. Il est bien digne d'intérêt que les pédagogues de nos jours, aspirant à réformer l'étude des langues étrangères, approuvent les principes fondamentaux de Montaigne et de Locke et se servent d'une méthode que ceux-ci avaient voulu mettre en usage dans les écoles. „Les raisons qu'on peut apporter contre cette méthode (usitée jusqu'à présent, dit Locke), sont si claires et si pressantes que plusieurs personnes de bon sens ont effectivement abandonné la route ordinaire. La méthode qui me paraît la plus facile de toutes, consiste à enseigner le latin aux enfants de la même manière qu'ils apprennent l'anglais, sans les embarrasser de règles ni de grammaire. Si l'on ne peut point trouver de précepteur qui parle bien latin, qu'on prenne quelque livre aisé et agréable, p. ex., les Fables d'Ésope et après avoir écrit une ligne d'une de ces fables, traduite en anglais aussi littéralement qu'il est possible, avec les mots latins écrits dans une autre ligne, précisément sur les mots anglais auxquels ils répondent, qu'on fasse à l'élève lire et relire ces deux lignes chaque jour, jusqu'à ce qu'il entende parfaitement bien les mots latins. Qu'on lui fasse lire après cela une nouvelle ligne selon la même méthode, jusqu'à ce qu'il l'entende aussi parfaitement bien, sans pourtant négliger ce qu'il a déjà appris exactement, mais le lui faisant répéter quelquefois, afin qu'il ne l'oublie pas.“

Quant au grec, le père de Montaigne avait conçu le projet de le lui faire apprendre d'une nouvelle méthode, plus simple et plus abrégée, savoir par forme de divertissement et d'exercice. On jouait à la paume sans que ce fût une partie réglée et on déclinaît, mais on ne réussit pas dans ce qu'on avait entrepris, car Montaigne avoue lui-même qu'il ne sait cette langue presque du tout! On ne le contraignait en général à l'étude,<sup>1</sup> il s'appropriait les connaissances de son propre mouvement, il était juge de ses actions, jusqu'à l'excès. Son père ayant entendu que le cerveau d'un enfant se blesse si on l'éveille subitement, il le faisait éveiller par le son d'un instrument et le domestique ne le quittait jamais.<sup>2</sup> Malheureusement le bon père ne fut pas payé de ses peines. D'abord le fils était naturellement languissant et paresseux, quoiqu'il eût la santé ferme et le naturel doux et traitable. Ce qu'il comprenait, il le comprenait bien, et il nourrissait sous une lourde complexion des imaginations hardies et des opinions au-dessus de son âge, mais l'esprit était lent, l'appréhension tardive, l'invention lâche et outre cela la mémoire très mauvaise. En second lieu le père se laissa emporter à l'opinion commune et l'envoya, âgé de six ans, au collège de Guienne, très renommé alors, il est vrai, mais toujours collège. Son latin, dont il perdit l'usage faute d'exercice, fut gâté dès cette heure, et il ne lui servit que de le faire ranger aux classes premières. Il quitta le collège à treize ans sans avoir tiré presque aucun profit. Tandis que d'autres enfants du même âge se contentent des livres qui contiennent des fables ou de récits légers, Montaigne âgé de six ou de sept ans, lut les Métamorphoses d'Ovide et, son précepteur étant très indulgent, l'Énéide, Térence, Plaute et beaucoup de comédies italiennes. Ce fut l'unique profit qu'il retirât du collège! S'il n'avait pas eu affaire à un homme d'entendement qui sut dextrement conniver à la violation des règles d'école, il n'aurait rapporté du collège que la haine des livres, comme presque toute la noblesse française à cette époque. En feignant de ne pas s'apercevoir des extravagances dans la lecture de son élève, il aiguissait son appétit de lire des livres mentionnés ci-dessus, tout en faisant son office à l'égard des études prescrites par l'école. Hélas, la paresse et la tardivité de la nature ne furent pas écar-

<sup>1</sup> Il faut se donner de la peine, dit Locke, que rien de ce qu'on veut apprendre aux enfants, ne leur devienne onéreux, ou ne leur soit imposé comme une tâche à fournir nécessairement. Toutes les choses qui sont proposées sous cette idée, deviennent aussitôt ennuyeuses et désagréables. (VIII. 75.)

<sup>2</sup> Il faudrait les faire lever (les enfants) constamment le matin à l'heure ordinaire, mais toujours en prenant soin de ne pas les éveiller trop brusquement ou avec un ton de voix trop fort ou trop perçant ou en frappant tout d'un coup leurs oreilles de quelque autre bruit trop violent. Cela épouvante souvent les enfants et leur fait beaucoup de mal. (Locke I. 22.) Rousseau en juge autrement: J'éveillerai quelquefois Émile, moins de peur qu'il ne prenne l'habitude de dormir trop longtemps que pour l'accoutumer à tout, même à être éveillé brusquement.

tées par cette éducation! On ne craignait pas qu'il devînt méchant, mais on avait peur qu'il ne s'abandonnât à la paresse, nul ne se doutait pas qu'il ne devînt mauvais, mais inutile. —

Enfin Montaigne raconte que la nature l'avait doué de beaucoup d'inclination pour l'art dramatique et qu'il avait joué les premiers rôles dans les tragédies latines avec une grande adresse. On s'imagine communément<sup>1</sup> que ce goût porte une grave atteinte à l'honneur d'un cavalier. C'est une grande erreur. En Grèce les hommes les plus illustres jouaient sur la scène sans déroger à leur état. Tite-Live raconte: Aristoni tragico actori rem apperit: huic et genus et fortuna honesta erant; nec ars quia nihil tale apud Graecos pudori est, ea deformabat: Il découvre son projet à l'acteur tragique Ariston. C'était un homme distingué, par sa naissance et sa fortune, et son art ne lui ôtait point l'estime de ses concitoyens; car il n'a rien de honteux chez les Grecs (Tite-Live XXIV, 24.) Il faudrait être plus juste et ne pas mépriser un art qui forme la nation et lui donne du plaisir.

Montaigne termine son traité en exhortant les instituteurs à l'indulgence et à la patience, afin qu'ils n'ôtent pas à leurs élèves le goût de l'étude. On réussit mieux par la bonté que par la violence. A quoi sert-il à un élève qu'il ait des connaissances qu'on lui a apprises à coups de bâton? Il les hait, il n'en tire aucun profit, il est enfin extrêmement aise de quitter l'école. Après avoir perdu la fleur de sa jeunesse, il manque d'instruction plus que jamais, il est devenu victime d'une mauvaise éducation.

Stanislaus Arendt.

<sup>1</sup> On représentait alors beaucoup de tragédies et de comédies dans les écoles afin que les élèves apprissent l'usage de la langue latine. François Baco en juge de la manière suivante: Il faut qu'un grand homme acquière de l'adresse à faire différentes choses, même celles auxquelles on n'attache pas ordinairement beaucoup de valeur, attendu qu'elles peuvent produire de grands résultats. Je parle des représentations théâtrales qui accablent de honte, exercées comme métier, mais qui rendent de bons services, employées dans l'éducation des enfants. Elles exercent la mémoire, elles forment le timbre et l'effet de la voix et de la prononciation, elles procurent de l'assurance et rendent les jeunes hommes habiles de marcher le front levé. — (Baco, De dignitate et augmentis scientiarum, 6, 2.)

# Schulnachrichten.

## I. Allgemeine Lehrverfassung.

1. Übersicht über die einzelnen Lehrgegenstände und die für jeden derselben bestimmte Stundenzahl.

Lehrgegenstände.	Klassen und wöchentliche Stundenzahl.							
	I.	II.	III A.	III B.	IV.	V.	VI.	Summe.
Religion { a. katholische . . . . .	2	2	2	2	2	2	3	13
b. evangelische . . . . .	2	2	2	2	2	2	3	13
Deutsch . . . . .	3	2	2	2	2	2	3	16
Latein . . . . .	8	8	9	9	9	9	9	61
Griechisch . . . . .	6	7	7	7	—	—	—	27
Französisch . . . . .	2	2	2	2	5	4	—	17
Hebräisch . . . . .	2	2	—	—	—	—	—	4
Geschichte und Geographie . . . . .	3	3	3	3	4	3	3	22
Mathematik und Rechnen . . . . .	4	4	3	3	4	4	4	26
Physik . . . . .	2	2	—	—	—	—	—	4
Naturbeschreibung . . . . .	—	—	2	2	2	2	2	10
Schreiben . . . . .	—	—	—	—	—	2	2	4
Zeichnen . . . . .	1				2	2	2	7
Singen . . . . .	1				2	2	2	3
Turnen . . . . .	2		2		2			4
					Summe			231

## 3. Übersicht über die absolvierten Pensen.

## Prima.

Ordinarius: Direktor Dr. Nieberding.

1. Religionslehre, 2 St. a) Für die katholischen Schüler: Die Lehre von den Sakramenten und die Moral, nach Königs Lehrbuch. Wiederholung der früheren Pensen. Lektüre des ersten Briefes an die Korinther. Professor Heinrich. — b) Für die evangelischen Schüler: Kirchengeschichte bis zu den Vorläufern der Reformation. Wiederholung früherer Pensen. Lektüre des Römerbriefes im Urtext. Pastor Eitner.

2. Deutsch, 3 St. Lektüre aus dem Lesebuche von Deycks; Schiller, über naive und sentimentalische Dichtung; Wallensteins Tod; privatim: Schiller, Wallensteins Lager, die Piccolomini; Shakespeare, Julius Cäsar. Überblick über die Litteraturgeschichte von der ältesten Zeit bis auf Opitz. Das Wichtigste aus der Logik. Freie Vorträge, meist über Stoffe aus der Litteraturgeschichte. Vortragsübungen. G.-L. Prohasel.

Themata für die Aufsätze: 1. a. Warum darf der bildende Künstler bei der Darstellung eines Helden den höchsten Grad des Leidens oder der Freude nicht wählen? (Nach Lessings Laokoon). b. Der Johanna Elternhaus und Heimat. (Nach Schillers Jungfrau von Orleans.) 2. a. Wert der Phantasie. (Nach Goethes Gedicht „Meine Göttin“ und Rückerts Gedicht „Hauch Gottes, Poesie“). b. Gedankengang in Goethes Gedicht „Meine Göttin“. 3. a. „Der finstere Zeitgrund“ beim Untergange Wallensteins, geschildert nach Anleitung der Kapuzinerpredigt. b. Das Verhältnis der Soldaten Wallensteins zu Bauer, Bürger und Klerus. (Nach Schiller.) 4. a. „Suchst du das Höchste, das Grösste? Die Pflanze kann es dich lehren. Was sie willenlos ist, sei du es wollend — das ist's!“ (Nach Schillers Abhandlung „Über naive und sentimentalische Dichtung“). b. Der naive Mensch und der naive Dichter. (Nach Schiller. Klassenarbeit.) 5. a. „Wer wird nicht einen Klopstock loben? Doch wird ihn jeder lesen? Nein.“ (Lessing. — Nach Schillers Abhandlung „Über naive“ u. s. w.). b. Das Hildebrandlied ein Kleinod altdeutscher Dichtung. 6. a. „Wo viel Freiheit, ist viel Irrtum; doch sicher ist der schmale Weg der Pflicht. (Schiller). 6. Wirkungen und Gegenwirkungen in Schillers Drama „Die Piccolomini“. 7. a. *Αἱ μάχαι κλονοῦνται μᾶλλον ταῖς φυχαῖς ἢ ταῖς τῶν σωμάτων ῥώμας.* (Xenoph. Cyrop. III, 3, 19). b. Glück verwöhnt, Unglück erzieht. (Klassenarbeit.) 8. Warum pflegt die Nachwelt gerechter und richtiger über grosse Männer zu urteilen als die Zeitgenossen? 9. Weshalb mordet Brutus den Cäsar, und wie rächt sich an ihm die unselige That. (Nach Shakespeares). 10. „Der Krieg ist schrecklich, wie des Himmels Plagen, doch er ist gut, ist ein Geschick, wie sie.“ (Schiller, Wallensteins Tod II, 2. Klassenarbeit).

Bei der schriftlichen Entlassungsprüfung wurde folgende Aufgabe bearbeitet: „Des Menschen Engel ist die Zeit.“ (Schiller, Wallensteins Tod, V, 11).

3. Latein, 8 St. Gelegentliche Wiederholung schwierigerer Teile der Syntax. Einzelne Abschnitte aus der Stilistik. Übungen im schriftlichen und mündlichen Gebrauch der lateinischen Sprache. 2 St. Lehrbücher: Ellendt-Seyffert, Grammatik; Süpfle, Stilübungen, Teil III. — Cicero, Tusc. disp. I. Livius IX. Tacitus, Annalen VI; extemporiert Livius VII; privatim: Livius VI. X z. T. Cicero, Tusc. disp. V. 4 St. — Horaz, Oden I. II. Satiren mit Auswahl. 2 St. Der Direktor.

Themata für die Aufsätze: 1. a. De Ciceronis philosophia. b. De Ciceronis vita. 2. Cicero alibi (Acad. II, 1) Themistoclem, alibi (Tusc. I, 2) Epaminondam Graeciae principem dixit; utrum rectius videtur iudicium? 3. Qui maxime videntur cives Romani patriam laceravisse et in ea delenda occupati fuisse? 4. Quibus argumentis Cicero in primo libro Tusculanarum disputationum immortalem esse animum probare studuerit. (Klassenarbeit.) 5. Quid in primo Iliadis libro Agamemnon, quid Achilles peccaverit. 6. „Saeva Pelopis domus.“ (Horat. C. I, 6, 8). 7. Hunc esse hominibus praecipuum miseriarum fontem, quod maiora quam pro condicione humana sibi appetant. (Klassenarbeit.) 8. De quibus suae aetatis vitis Horatius in libro carminum secundo conquestus sit exponatur. 9. Enarratio Iliadis libri vicesimi alterius. 10. De Horatii sexta libri primi satira ita disputetur, ut eorum quae de vita sua ille narrat, ratio maxime habeatur. (Klassenarbeit).

Bei der schriftlichen Entlassungsprüfung wurde folgende Aufgabe bearbeitet: Exempla clarorum virorum ab ingrativibus civibus pulsorum vel protritum.

4. Griechisch, 6 St. Wiederholung einzelner Abschnitte der Syntax, besonders der Moduslehre. Übersetzungsübungen. Koch, Schulgrammatik; Böhme, Aufgaben. 1 St. — Demosthenes, Reden gegen Philipp I. II. III. Plato, Protagoras. Homer, Ilias I—IV. XVI—XVIII. Sophokles, Electra. Extemporiert: Herodot III. Privatim: Herodot I. Homer Ilias XIX—XXII. 5 St. Der Direktor.

5. Französisch, 2 St. Wiederholung aus allen Gebieten der Grammatik gelegentlich der alle drei Wochen geschriebenen Klassenarbeiten, nach Ploetz, Schulgrammatik. — Racine, Iphigénie. Mignet, Histoire de la terreur (aus Histoire de la révolution française). Im ersten Vierteljahr O.-L. Dr. Böhm, alsdann G.-L. Arendt, seit Weihnachten K. Dr. Hennig.

6. Hebräisch, 2 St. Wiederholung des früheren Lehrstoffes; die Syntax, nach Vosen-Kaulen. Lektüre aus dem Buche Josua und den Psalmen. Professor Heinrich.

## 2. Übersicht über die Verteilung der Lehrstunden unter die Lehrer.

No.	Lehrer.	Ordina- nus von	I.	II.	III A.	III B.	IV.	V.	VI.	Gesamt- zahl der Stunden.
1.	Direktor Dr. Nieberding.	I.	8 Latein 6 Griechisch	2 Religion	2 Religion	2 Religion	2 Religion	2 Religion	3 Religion	14
2.	Ober- und Religionslehrer Professor Heinrich.		2 Religion 2 Hebräisch	2 Mathemat. 4 Physik	3 Mathemat. 2 Naturbesch.	3 Mathemat. 2 Naturbesch.	2 Religion	2 Religion	3 Religion	17
3.	Oberlehrer Dr. Krahl.		4 Mathemat. 2 Physik	2 Physik	2 Mathemat. 3 Griechisch u. Geographie	3 Griechisch und Geographie	2 Religion	2 Religion	2 Religion	22
4.	Oberlehrer Dr. Klimke.	V.	3 Geschichte und Geographie		2 Deutsch 3 Griechisch u. Geographie	2 Deutsch 3 Griechisch u. Geographie	2 Religion	2 Religion	2 Religion	22
5.	Gymnasiallehrer Hertwig.	III B.		2 Latein		2 Deutsch 9 Latein 7 Griechisch 2 Französ.			3 Deutsch 9 Latein	22
6.	Gymnasiallehrer Arendt.	VI.	2 Französisch	2 Französisch	2 Französisch		2 Deutsch 9 Latein 5 Französisch 4 Griechisch u. Geographie			18*
7.	Gymnasiallehrer Dr. Franz.	IV.		3 Geschichte und Geographie						23
8.	Gymnasiallehrer Prohasel.	II.	3 Deutsch	6 Latein 7 Griechisch		4 Mathemat.				20
9.	Gymnasiallehrer Dr. Seidel.	III A.		2 Deutsch	9 Latein 7 Griechisch		3 Geschichte und Geographie			21
10.	Pastor Hüttig, evangelischer Religionslehrer.			2 Religion	2 Religion	2 Religion			3 Religion	6
11.	Pastor Eitner, evangelischer Religionslehrer.		2 Religion						3 Religion	7
12.	Kandidat Dr. Hennig.	VI.	2 Französisch	2 Französisch	2 Französisch		2 Religion		3 Deutsch 9 Latein	18**
13.	Kandidat Eckwert.						4 Französisch		3 Geschichte und Geographie	7
14.	Technischer Lehrer Wycisk.		1 Zeichnen		1 Singen		2 Singen			32
			2 Turnen		1 Singen		2 Turnen			

7. Geschichte und Geographie, 3 St. Neuere Geschichte vom Zeitalter der Entdeckungen bis zum Jahre 1871, nach Pütz. Länderkunde von Europa, nach Daniel. Wiederholungen aus dem Gesamtgebiete der Geschichte und Geographie. Im ersten Vierteljahr O.-L. Dr. Böhm, alsdann O.-L. Dr. Klimke.

8. Mathematik, 4 St. Arithmetik: Gleichungen zweiten Grades mit mehreren Unbekannten; Reihen; Zinseszins- und Rentenrechnung; Kettenbrüche; Kombinationslehre; der binomische Lehrsatz. 2 St. — Geometrie: Wiederholung der Planimetrie und Trigonometrie; Konstruktionslehre; Stereometrie. 2 St. Lehrbuch von Kambly; Aufgabensammlung von Bardey. O.-L. Dr. Krahl.

Aufgaben für die schriftliche Entlassungsprüfung: 1) Durch eine Ecke eines Rechtecks ist eine Gerade so zu legen, dass das Rechteck aus den Abschnitten dieser Geraden zwischen dem Eckpunkte und den verlängerten Gegenseiten des gegebenen Rechtecks einer vorgeschriebenen Fläche  $q^2$  gleich wird. Welche Abschnitte bestimmt die gesuchte Gerade auf den Gegenseiten? Welchen kleinsten Wert kann  $q^2$  annehmen? 2) Um Höhen von Sternschnuppen zu bestimmen, haben zwei Beobachter ihre Standorte auf demselben Meridian in einer Entfernung von 1,2 Meilen 9 km gewählt. Im Augenblicke des Erlöschens einer Sternschnuppe hat A ihre Höhe  $\alpha = 86^\circ 4' 26''$  und das Azimuth  $\beta = 107^\circ 15' 16''$ , B das Azimuth  $\gamma = 25^\circ 23' 26''$  gefunden. Wie gross ist die absolute Höhe des Meteors, wenn die Krümmung der Erdoberfläche nicht in Betracht gezogen wird? 3) Gegeben sind 3 Kreise der Grösse und Lage nach. Es sollen in der Ebene derselben Punkte so bestimmt werden, dass die Tangenten, welche von jedem derselben an die Kreise gelegt werden (bis zu den Berührungspunkten gerechnet), sich wie die Radien der zugehörigen Kreise verhalten. 4) Ein kegelförmiger Eisberg ragt mit seiner Spitze  $20^m$  über die Oberfläche des Wassers und zeigt an der Spitze des Axenschnitts einen Winkel von  $40^\circ$ . Wie gross sind die Dimensionen der Eismasse? Wie gross ist ihr Gewicht? Wieviele Wärmeinheiten sind zum Schmelzen der Masse nötig? (Spec. Gewicht des Eises 0,9.)

9. Physik, 2 St. Nach Jochmanns Grundriss: Die wichtigsten Gesetze des Gleichgewichtes und der Bewegung, sowie ihre Anwendung auf die einfachsten Maschinen; die Pendel- und Centralbewegung. Die Lehre vom Schalle und von der Wärme. Die Meteorologie in ihren Grundzügen. O.-L. Dr. Krahl.

## Sekunda.

Ordinarius: Gymnasiallehrer Prohasel.

1. Religion, 2. St. a) Für die katholischen Schüler: Die Kirchengeschichte, nach dem Lehrbuch von König. Kirchliche Hymnen. Professor Heinrich. — b) Für die evangelischen Schüler: Geschichte des Reiches Gottes im neuen Bunde, nach dem Hilfsbuch von Noack. Lektüre des Briefes des Jakobus und des zweiten Teiles der Apostelgeschichte im Urtext. Pastor Hüttig.

2. Deutsch, 2 St. Dispositionslehre. Lektüre ausgewählter Stücke aus dem Lesebuche von Deycks. Schiller, Maria Stuart, Braut von Messina. Privatim: Körner, Zriny; Gudrun. Vortragsübungen und freie Vorträge. G.-L. Dr. Seidel.

Themata für die Aufsätze: 1. a. Die Bedeutung von Cäsars gallischen Kriegen. b. Der helvetische Krieg. (Nach Caesar B. G. I.) 2. Mit welchen Feinden haben Forschungsreisende zu kämpfen? 3. a. Wodurch weiss Schiller unsere Teilnahme für Maria Stuart zu erwecken? b. Weshalb sieht Maria Stuart in ihrer Verurteilung eine That der Gewalt, nicht der Gerechtigkeit? 4. a. Inwiefern bezeichnet die Unterredung der beiden Königinnen in Schillers „Maria Stuart“ den Höhepunkt der Handlung? b. Die Unterredung der beiden Königinnen in Schillers „Maria Stuart“ nach Veranlassung und Verlauf. (Klassenarbeit). 5. a. „Der Tod hat eine reinigende Kraft.“ b. „Am Ruheplatz der Toten, da pflegt es still zu sein.“ 6. a. Schillers Balladen nach ihren sittlichen Grundideen gruppiert. b. Die Vorabel der „Braut von Messina“. 7. a. „Des Helden Name ist in Erz und Marmorstein So wohl nicht aufbewahrt als in des Dichters Liede.“ b. Welches Bild machen wir uns von der Unterwelt nach Homers Darstellung? 8. Die Versöhnung der feindlichen Brüder in Schillers „Braut von Messina“. 9. a. Welche Umstände machen der Gudrun im Normannenlande ihr schweres Geschick erträglich? b. Gudruns Befreiung. 10. a. Die Schuld der beiden Frauen in Schillers „Braut von Messina“. b. Der Untergang des fürstlichen Geschlechtes in Schillers „Braut von Messina“. (Klassenarbeit).

3. Latein, 8 St. Wiederholung der gesamten Syntax, insbesondere der schwierigeren Teile derselben, nach Ellendt-Seyffert; die wichtigsten stilistischen Regeln; Anleitung zur Anfertigung von Aufsätzen. Übersetzungsübungen im Anschluss an Süpfle, Stilübungen, Teil II. S. S. 3 St. W. S. 2 St. — Cicero, de imperio Cn. Pompei. Livius XXI. Extemporierte Lektüre aus Livius XXIII. XXIV. Privatim: Cicero, in Catilinam I. II. S. S. 3. W. S. 4 St. G.-L. Prohasel. — Vergil, Aeneis I. II. Eklogen mit Auswahl. 2 St. G.-L. Hertwig.

Themata für die Aufsätze: 1. Commi Atrabatis funesta sors. 2. Quibus de causis Cicero in oratione de imperio Cn. Pompei habita bellum necessarium iudicaverit, demonstratur. 3. De Cyro minore. 4. Quibus de causis Q. Hortensius et Q. Lutatius legem Manilianam dissenserunt?

4. Griechisch, 7 St. Die Lehre von den Tempora und Modi, nach der Grammatik von Koch. Übersetzungsübungen aus Böhme, Aufgaben. 2 St. — Xenophon, Anabasis I (Fortsetzung). II. Hellenika II. V z. T. In Obersekunda privatim: Xenophon, Anabasis V. 3 St. — Homer, Odyssee XI—XIV; in Obersekunda privatim: XV. XVI. 2 St. G.-L. Prohasel.

5. Französisch, 2 St. Ploetz, Schulgrammatik, Lektion 63—74. Synonymik. 1 St. — Thierry, Histoire d'Attila. 1 St. G.-L. Arendt, seit Weihnachten K. Dr. Hennig.

6. Hebräisch, 2 St. Elementar- und Formenlehre, nach Vosen-Kaulen. Übersetzungsübungen. Professor Heinrich.

7. Geschichte und Geographie, 3 St. Übersicht der Geschichte der orientalischen Kulturvölker und griechische Geschichte, nach Pütz. Geographie der aussereuropäischen Erdteile, nach Daniel. G.-L. Dr. Franz.

8. Mathematik, 4 St. Arithmetik: Wiederholung des bisherigen Lehrstoffs; Wurzelgrössen und Logarithmen; Gleichungen des ersten Grades mit einer und mehreren Unbekannten, des zweiten Grades mit einer Unbekannten. — Planimetrie: Die Proportionalität gerader Linien im Dreieck und im Kreise; Ähnlichkeit der Figuren; Konstruktionslehre. Goniometrie und Trigonometrie. Lehrbuch von Kambly. O.-L. Dr. Krahl.

9. Physik, 2 St. Nach Jochmanns Grundriss der Physik: Allgemeine Eigenschaften der Körper; die Lehre von den flüssigen und luftförmigen Körpern. Die wichtigsten Lehren der Chemie. O.-L. Dr. Krahl.

## Ober-Tertia.

Ordinarius: Gymnasiallehrer Dr. Seidel.

1. Religion, 2 St. a) Für die katholischen Schüler: Die drei letzten Sakramente, Gott als Vollender, das Kirchenjahr, die Gebote, nach dem Lehrbuch von König. Professor Heinrich. b) Für die evangelischen Schüler: Die Geschichte des Reiches Gottes im alten Bunde, die historischen Bücher des alten Testaments, nach Noack, Hilfsbuch; das vierte und fünfte Hauptstück des lutherischen Katechismus; Kirchenlieder. Pastor Hüttig.

2. Deutsch, 2 St. Die Hauptdichtungsarten; die wichtigsten Tropen und Figuren. Wiederholungen aus der Grammatik. Kurzgefasste Aufsatzlehre. Erklärung Schillerscher und Uhlandscher Balladen und anderer ausgewählten Stücke des Lesebuches von B. Schulz. Vortragsübungen. Aufsätze, zumeist Beschreibungen, Schilderungen und geschichtliche Darstellungen. Im ersten Vierteljahr O.-L. Dr. Böhm, alsdann O.-L. Dr. Klimke.

3. Latein, 9 St. Wiederholung des Pensums der Unter-Tertia; die Eigentümlichkeiten im Gebrauch der Adjektiva und Pronomina; die Lehre vom Infinitiv, Partizipium, Gerundium, Supinum, nach Ellendt-Seyffert. Übersetzungsübungen aus Ostermann. 3 St. Im ersten Vierteljahr O.-L. Dr. Böhm, alsdann G.-L. Dr. Seidel. — Caesar, B. G. III. IV. B. C. I. 4 St. Im ersten Vierteljahr der Direktor, alsdann G.-L. Dr. Seidel. — Ovid, Metamorphosen X, 1-201; 524-551; 705-739, XI, 1-220. XII, 1-145. 580-628. XIII, 1-381. Prosodie und Metrik. 2 St. Im ersten Vierteljahr G.-L. Prohasel, alsdann G.-L. Dr. Seidel.

4. Griechisch, 7 St. Wiederholung des Pensums der Unter-Tertia; die Verba auf  $\mu\iota$  und die unregelmässigen Verba, nach Koch. Übersetzungsübungen aus Wesener, Elementarbuch II. Im Sommerhalbjahr 7, im Winterhalbjahr 4 St. — Im Winterhalbjahr Xenophon, Anabasis III. 3 St. G.-L. Dr. Seidel.

5. Französisch, 2 St. Ploetz, Schulgrammatik, Lektion 23—37. 1 St. — Lektüre aus Guizot, Récits historiques. 1 St. Im ersten Vierteljahr O.-L. Dr. Böhm, alsdann G.-L. Arendt, seit Weihnachten K. Dr. Hennig.

6. Geschichte und Geographie, 3 St. Deutsche Geschichte von 1618 ab; Brandenburgisch-preussische Geschichte bis 1871, nach Pütz. Länderkunde von Mitteleuropa, nach Daniel. Im ersten Vierteljahr O.-L. Dr. Böhm, alsdann O.-L. Dr. Klimke.

7. Mathematik, 3 St. Arithmetik: Die Lehre von den Potenzen; Transformieren algebraischer Ausdrücke; Gleichungen des ersten Grades mit einer Unbekannten. — Planimetrie: Die wichtigsten Sätze vom Kreise; Gleichheit, Verwandlung, Ausmessung und Teilung gradliniger Figuren. Übungen im Konstruieren. Lehrbuch von Kambly, Aufgabensammlung von Bardey. O.-L. Dr. Krahl.

8. Naturbeschreibung, 2 St. Die Klassen des natürlichen Systems; Beschreibung von Gymnospermen und Kryptogamen; Anatomie und Physiologie des menschlichen Körpers; Beschreibung einzelner wichtiger Mineralien. Botanische Ausflüge. Leitfaden von Vogel und von Reidt. O.-L. Dr. Krahl.

### Unter-Tertia.

Ordinarius: Gymnasiallehrer Hertwig.

1. Religion, 2 St., vereinigt mit Ober-Tertia.
2. Deutsch, 2 St. Lektüre aus dem Lesebuche von B. Schulz; Memorieren und Deklamieren besonders von Balladen; das Wichtigste aus der Aufsatzlehre; Aufsätze beschreibender Art. G.-L. Hertwig.
3. Latein, 9 St. Wiederholung der Kasuslehre; die Lehre von den Tempora und Modi, nach Ellendt-Seyffert. Übersetzungsübungen aus Ostermann; Vokabellernen. Alle zwei Wochen eine häusliche oder eine Klassenarbeit. 3 St. — Caesar B. G. I. II. 4 St. — Ovid, Metamorphosen V, 1—249. 294—571. VI, 146—400. Prosodie und Metrik. 2 St. G.-L. Hertwig.
4. Griechisch, 7 St. Die Formenlehre bis zu den Verben auf  $\mu\alpha$ , nach Koch; Übersetzungsübungen aus Wesener, Elementarbuch I. Alle zwei Wochen eine häusliche oder eine Klassenarbeit. G.-L. Hertwig.
5. Französisch, 2 St. Ploetz, Schulgrammatik, Lektion 1—23; alle drei Wochen eine schriftliche Arbeit. 1 St. — Lektüre aus dem französischen Lesebuche aus Herodot von Ricken. 1 St. Im ersten Vierteljahr G.-L. Arendt, alsdann G.-L. Hertwig.
6. Geschichte und Geographie, 3 St. Geschichte Deutschlands bis zum westfälischen Frieden, nach Pütz. Länderkunde von Europa mit Ausschluss Deutschlands. Im ersten Vierteljahr K. Eckwert, alsdann O.-L. Dr. Klimke.
7. Mathematik, 3 St. Arithmetik: Die Grundoperationen mit absoluten und relativen, mit ein- und mehrgliedrigen Grössen. — Planimetrie: Die wichtigsten Sätze vom Dreieck und vom Parallelogramm. Alle drei Wochen eine schriftliche Arbeit. Lehrbuch von Kambly, Aufgabensammlung von Bardey. O.-L. Dr. Krahl.
8. Naturbeschreibung, 2 St. Die wichtigsten Familien des Pflanzenreiches; botanische Ausflüge. — Beschreibung und Vergleichung von Vertretern der Weichtiere, Würmer, Stachelhäuter, Coelenteraten, Urtiere. Leitfaden von Vogel. O.-L. Dr. Krahl.

### Quarta.

Ordinarius: Gymnasiallehrer Dr. Franz.

1. Religion, 2 St. a) Für die katholischen Schüler: Die Lehre von der Gnade, der Rechtfertigung, den Sakramenten und den Sakramentalien; Wiederholung der biblischen Geschichte, nach den Diöcesan-Handbüchern. Professor Heinrich. — b) Für die evangelischen Schüler: Biblische Geschichte des alten Testaments, nach Brüggemann; Heilsgeschichte; das zweite Hauptstück des lutherischen Katechismus, nach Reymann. Kirchenlieder. Pastor Hüttig.
2. Deutsch, 2 St. Wiederholung der Satz- und Interpunktionslehre; Lektüre aus dem Lesebuche von B. Schulz; Vortragsübungen; zweiwöchentliche schriftliche Arbeiten erzählenden und beschreibenden Inhalts. G.-L. Dr. Franz.
3. Latein, 9 St. Wiederholung der Formenlehre; das Wichtigste aus der Wortbildungslehre; die Lehre von der Übereinstimmung der Satzteile, von den Kasus und von den Präpositionen; einzelnes aus der Syntax des Verbums, nach Ellendt-Seyffert, Übersetzungsübungen aus Ostermann. Jeden Monat eine häusliche und drei Klassenarbeiten. 5 St. — Cornelius Nepos: Aristides, Cimon, Thrasybulus, Conon, Timotheus, Pelopidas, Agesilaus, Eumenes, Hamilcar, Hannibal.
4. Französisch, 5 St. Ploetz, Elementargrammatik, Lektion 60—112; alle zwei Wochen eine schriftliche Arbeit. G.-L. Dr. Franz.
5. Geschichte und Geographie, 4 St. Übersicht der Geschichte des Altertums nebst der entsprechenden Geographie, nach Pütz, Handbuch. 2 St. — Wiederholung und Erweiterung

der Grundlehren der allgemeinen Erdkunde; Länderkunde der aussereuropäischen Erdteile, nach Daniel. Übungen im Kartenzeichnen. G.-L. Dr. Franz.

6. Mathematik und Rechnen, 4 St. Vorbereitende Betrachtung einiger Körper, Linien und Winkel, nach Kambly. 2 St. — Wiederholung der Dezimalbrüche; die bürgerlichen Rechnungsarten, nach Féaux, Aufgaben. 2 St. Alle drei Wochen eine schriftliche Arbeit. G.-L. Prohasel.

7. Naturbeschreibung, 2 St. Beschreibung von Pflanzen, Bildung von Familiencharakteren; Erweiterung der morphologischen Begriffe. — Beschreibung von Gliedertieren; ihre wichtigsten Lebenserscheinungen; Morphologie. Leitfaden von Vogel. T.-L. Wycisk.

### Quinta.

Ordinarius: Oberlehrer Dr. Klimke.

1. Religion, 2 St. a) Für die katholischen Schüler: Das zweite und dritte Hauptstück des Katechismus; biblische Geschichte des alten und neuen Testaments, nach den Diöcesanhandbüchern. Professor Heinrich. — b) Für die evangelischen Schüler: Das dritte Hauptstück des lutherischen Katechismus, nach Reymann; biblische Geschichte des neuen Testaments, nach Brüggemann; Kirchenlieder. Pastor Eitner.

2. Deutsch, 2 St. Wiederholung der Lehre vom einfachen Satze; der zusammengesetzte Satz; Übungen in der Rechtschreibung und Interpunktion; Lesen, Erklären und Wiedererzählen prosaischer und poetischer Stücke aus B. Schulz. Vortragsübungen. Wöchentlich eine schriftliche Arbeit, teils Übungen in der Rechtschreibung, teils Nacherzählungen. Im ersten Vierteljahre G.-L. Dr. Seidel, alsdann O.-L. Dr. Klimke.

3. Latein, 9 St. Wiederholung und Vervollständigung der regelmässigen, Einübung der unregelmässigen Formenlehre, nach Ellendt-Seyffert; einzelne leichtere syntaktische Regeln; Übersetzen der entsprechenden Abschnitte aus Ostermann. Monatlich eine häusliche und drei Klassenarbeiten. Im ersten Vierteljahr G.-L. Dr. Seidel, alsdann O.-L. Dr. Klimke.

4. Französisch, 4 St. Ploetz, Elementargrammatik, Lektion 1—60. Alle zwei Wochen eine schriftliche Arbeit. K. Eckwert.

5. Geschichte und Geographie, 3 St. Deutsche Sagen und biographische Erzählungen aus der deutschen und preussischen Geschichte. 1 St. — Länderkunde von Europa, nach Daniel, kleiner Leitfaden. Versuche im Kartenzeichnen. G.-L. Dr. Seidel.

6. Rechnen, 4 St. Die Dezimal- und die gewöhnlichen Brüche; die einfache und die zusammengesetzte Regeldetri; Zinsrechnung, nach Féaux, Aufgaben. Alle zwei Wochen eine Klassenarbeit. T.-L. Wycisk.

7. Naturbeschreibung, 2 St. Beschreibung von Pflanzen; Morphologie; das Linnésche System. Botanische Ausflüge. — Beschreibung von Wirbeltieren; die Klassen und Ordnungen derselben. Leitfaden von Vogel. T.-L. Wycisk.

### Sexta.

Ordinarius: bis Weihnachten Gymnasiallehrer Arendt, längere Zeit vertreten durch K. Eckwert, seit Weihnachten K. Dr. Hennig.

1. Religion, 3 St. a) Für die katholischen Schüler: Das erste Hauptstück des Katechismus; biblische Geschichte des alten Testaments bis zu den Königen, nach den Diöcesanhandbüchern. Professor Heinrich. — b) Für die evangelischen Schüler: Das erste Hauptstück des lutherischen Katechismus, nach Reymann; Memorieren des zweiten Hauptstücks; biblische Geschichte des alten Testaments, nach Brüggemann. Kirchenlieder. Pastor Eitner.

2. Deutsch, 3 St. Die Redeteile; der einfache Satz; Übungen in der Rechtschreibung und Interpunktion. Lesen, Erklären und Nacherzählen prosaischer und poetischer Stücke aus B. Schulz; Vortragsübungen. Wöchentliche schriftliche Übungen in der Rechtschreibung, zuletzt abwechselnd mit kleineren Nacherzählungen. G.-L. Arendt, längere Zeit durch K. Eckwert vertreten, seit Weihnachten K. Dr. Hennig.



3. Latein, 9 St. Die regelmässige Formenlehre bis zum Deponens, nach Ellendt-Seyffert; Übersetzen der entsprechenden Abschnitte aus Ostermann. Loci memoriales. Monatlich eine häusliche und drei Klassenarbeiten. G.-L. Arendt, längere Zeit durch K. Eckwert vertreten, seit Weihnachten K. Dr. Hennig.

4. Geschichte und Geographie, 3 St. Sagen und biographische Erzählungen aus dem Altertum, 1 St. — Die Grundlehren der Geographie; kurze Übersicht der Länderkunde mit Abschluss Europas; nach Daniels Leitfaden. 2 St. K. Eckwert.

5. Rechnen, 4 St. Die vier Species mit unbenannten und benannten Zahlen, Zeitberechnungen, die gewöhnlichen Brüche, im Anschluss an Féaux, Aufgaben. Alle zwei Wochen eine Klassenarbeit. T.-L. Wycisk.

6. Naturbeschreibung, 2 St. Pflanzenbeschreibungen, die morphologischen Grundbegriffe. Botanische Ausfüge. — Beschreibung einzelner Säugetiere und Vögel; die wichtigsten zoologischen Grundbegriffe. Leitfaden von Vogel. T.-L. Wycisk.

Sämtliche Schüler des römisch-katholischen und des evangelischen Bekenntnisses genossen den an der Anstalt erteilten Religionsunterricht.

### Technischer Unterricht.

a) Turnen, 4 St. Die Schüler turnten in zwei Abteilungen, jede Abteilung wöchentlich zwei Stunden; Frei- und Gerätübungen wechselten dabei ab. Entbunden von der Teilnahme am Turnunterricht waren vorübergehend 16 Schüler, dauernd keiner. T.-L. Wycisk.

b) Singen, 3 St. In der gemeinschaftlichen Gesangsstunde für Schüler aller Klassen wurden Hymnen, Chöre und Lieder zur Verwendung bei Schulfeierlichkeiten eingeübt. — Quarta, Quinta, Sexta vereinigt 2 St. Stimm- und Treffübungen; Tonleitern und Akkorde; ein- und zweistimmige Lieder. Kleine Gesanglehre von Widmann. T.-L. Wycisk.

c) Zeichnen, 7 St., für Sexta, Quinta, Quarta obligatorisch mit je 2 St. wöchentlich. Sexta: Die Elemente der Formenlehre; Verbindung der geraden Linien zu ebenen Gebilden, nach Vorzeichnungen an der Wandtafel. Quinta: Krummlinige Figuren ohne und mit Verschlingungen, einfache Ornamente nach Vorzeichnungen an der Wandtafel. Quarta: Freihandzeichnen nach einfachen Vorlagen (Hausgeräte, Blätter, Blumen, Früchte, Tiere). — An dem für die Klassen Prima bis Unter-Tertia eingerichteten fakultativen Zeichenunterricht, 1 St.; nahmen im Sommer 41, im Winter 39 Schüler teil. Freihandzeichnen nach ausgeführten, zum Teil umfangreichen Musterbildern. T.-L. Wycisk.

d) Schreiben, 4 St., je 2 St. für Sexta und Quinta. Darstellung der deutschen und der lateinischen Buchstabenformen und Verbindung derselben zu Wörtern und Sätzen. T.-L. Wycisk.

## II. Verfügungen der vorgesetzten Behörden.

1888. 20. März. P. S. C. Der Herr Minister der geistlichen u. s. w. Angelegenheiten hat durch Erlass vom 3. Januar Bestimmungen über die Befreiung von der Schulgeldzahlung getroffen; u. a. ist die Einrichtung, nach welcher den dritten dieselbe höhere Lehranstalt gleichzeitig besuchenden Brüdern, falls deren Eltern darum bitten, das Schulgeld zu erlassen ist, wieder aufgehoben und angeordnet worden, dass künftig in derartigen Fällen die Entscheidung lediglich von der Bedürftigkeit und Würdigkeit der Betreffenden abhängig zu machen ist. Indessen ist bei der Beurteilung der Bedürftigkeit milde zu verfahren, so dass z. B. Väter ohne eigenes Vermögen, wenn auch mit notdürftigem Auskommen als bedürftig angesehen werden können.

27. März. P. S. C. Der Kandidat des höheren Schulamts Eckwert in Strehlen wird dem Gymnasium zur Beschäftigung überwiesen.

5. April. P. S. C. Die Trennung der Sekunda in mehreren Lehrgegenständen kann, nachdem die Hilfslehrerstelle in dem neuen Etat in Wegfall gekommen und K. Dr. Hennig abberufen worden ist, nicht mehr durchgeführt werden.

5. April. P. S. C. Die achte schlesische Direktoren-Versammlung findet am 23. 24. 25. Mai 1888 in Oppeln statt.

6. April. P. S. C. Die Arbeiten zur Herbeiführung besserer Luftverhältnisse in dem Gymnasialgebäude sollen demnächst zur Ausführung gelangen.

16. April. P. S. C. Es wird eine eingehende gutachtliche Äusserung gewünscht, ob oder in welchem Masse eine stärkere Beteiligung von Ärzten bei der Gesundheitspflege in den Schulen für erforderlich zu erachten ist.

20. April. P. S. C. Es wird darauf aufmerksam gemacht, dass eine Monopolisierung des Verkaufs von Schulutensilien bei den Lehranstalten durchaus unzulässig ist. Es muss den Eltern überlassen bleiben, aus welcher Handlung sie für ihre Kinder das für den Schulgebrauch nötige Material anschaffen wollen; die Schule hat nur darauf zu halten, dass dieses Material nach Qualität, Form u. s. w. den Anforderungen entspricht. Die Befugnis, die Schüler durch Zwang oder blosser Empfehlung in dieser Beziehung an bestimmte Verkaufsstellen zu weisen, hat die Schule nicht.

5. Mai. P. S. C. Dem erkrankten Gymnasiallehrer Arendt wird der nachgesuchte Urlaub für die Zeit vom 1. Juni bis zum Beginn der Sommerferien bewilligt.

8. Mai. P. S. C. Im Auftrage des Herrn Ministers der geistlichen u. s. w. Angelegenheiten werden Regeln für die Erhaltung früh- und vorgeschichtlicher Altertümer übersandt.

25. Mai. P. S. C. Nachdem der Herr Fürstbischof von Breslau bestimmt hat, dass die kleine und die grosse Schustersche biblische Geschichte (von Knecht und von Mey) an die Stelle der in der Diözese Breslau seither gebrauchten biblischen Geschichte treten soll, ist vom Herrn Minister der geistlichen u. s. w. Angelegenheiten die Genehmigung erteilt worden, dass die erstgenannten biblischen Geschichten von jetzt ab an Stelle der bisher gebrauchten biblischen Geschichte bei dem katholischen Religionsunterrichte in den zum Verwaltungsbereich des Kgl. Provinzial-Schul-Kollegiums gehörigen Unterrichtsanstalten zur Einführung gelangen.

2. Juni. P. S. C. Ein durch den Herrn Reichskanzler dem Herrn Minister der geistlichen u. s. w. Angelegenheiten mitgeteiltes Memorandum des Ministers für öffentlichen Unterricht in Victoria betreffend eine in Verbindung mit der internationalen Ausstellung in Melbourne zu veranstaltende Ausstellung von Unterrichtsgegenständen wird zur Kenntnisnahme übersandt.

9. Juni. P. S. C. Der Herr Minister der geistlichen u. s. w. Angelegenheiten hat mittels Erlasses vom 2. Juni den Oberlehrer Dr. Böhm in gleicher Eigenschaft an das Gymnasium in Königshütte und den Oberlehrer Dr. Klimke in Königshütte in gleicher Eigenschaft an das hiesige Gymnasium vom 1. Juli ab versetzt.

21. Juni. P. S. C. Zufolge Allerhöchster Bestimmung vom 18. Juni hat für weiland Seine Majestät den in Gott ruhenden Kaiser und König Friedrich eine Gedächtnisfeier am 30. Juni im Gymnasium stattzufinden.

24. Juni. P. S. C. Auf einen Bericht betreffend die Befreiung der Söhne der bei den staatlichen höheren Lehranstalten angestellten Beamten und Unterbeamten (Rendanten, Schuldienner) von der Zahlung des Schulgeldes erklärt sich der Herr Minister der geistlichen u. s. w. Angelegenheiten damit einverstanden, dass mit Rücksicht auf die geringere Höhe ihrer Besoldungen den bereits im Amte stehenden etatsmässigen Beamten und Unterbeamten die bisher genossene Wohlthat weiter gewährt werde. Die lediglich gegen Remuneration beschäftigten Beamten und Unterbeamten sind hierbei überhaupt nicht in Betracht zu ziehen. Für die Söhne der in Zukunft anzustellenden Beamten bzw. Unterbeamten ist dasselbe Verfahren inne zu halten, wie solches durch den Erlass vom 13. Mai 1887 für die Lehrersöhne angeordnet ist.

10. Juli. P. S. C. Auf Anordnung des Herrn Ministers der geistlichen u. s. w. Angelegenheiten werden die Direktoren beauftragt die Vereidigung der Lehrer und Beamten der ihnen unterstellten Anstalten vorzunehmen.

25. Juli. P. S. C. Bestimmungen zur Ausführung des § 66 des Reichs-Militärgesetzes vom 2. Mai 1874 und 6. Mai 1880.

31. Juli. P. S. C. Erlass des Herrn Ministers der geistlichen u. s. w. Angelegenheiten vom 23. Juli 1888: „Seine Majestät der Kaiser und König haben durch Allerhöchsten Erlass vom 9. Juli d. J. zu bestimmen geruht, dass in sämtlichen Schulen der Monarchie die Geburts- und Todes- und Erinnerungstage begangen werden. Indem ich die mir unterstellten Schulaufsichtsbehörden mit der Ausführung dieses Allerhöchsten Erlasses beauftrage, finde ich mich zu dem vollen Vertrauen berechtigt, dass die Preussische Schule den von Seiner Majestät ausgesprochenen Willen freudig und verständnisvoll jetzt und in künftigen Tagen verwirklichen wird. Wie es dem Begriffe der Pflicht entspricht, von dem die verklärten Herrscher bis zu ihren letzten Athemzügen durchdrungen gewesen sind, wird die Schule die ihnen geweihten Tage nicht in festlicher Musse begehen. Vielmehr wird sie dieselben ihrer gewohnten Arbeit widmen, diese aber mit einer Stunde einleiten oder beschliessen, durch welche die Gemüther der zusammengehörenden Schuljugend in Gottesfurcht gesammelt und in der Betrachtung der Thaten und Tugenden Kaiser Wilhelm I. und Kaiser Friedrichs erhoben und mit dankbarer und treuer Gesinnung gegen König und Vaterland erfüllt werden.“

24. Oktober. P. S. C. Es ist wiederholt die Wahrnehmung gemacht worden, dass Schüler der höheren Lehranstalten ohne ausreichenden Grund die Schule wechseln. Auch ist es vorgekommen, dass Schüler, welche voraussichtlich die Versetzung in eine höhere Klasse nicht erreichen werden oder thatsächlich beim Schluss des Schuljahres nicht erreicht haben, die Schule verlassen, einige Zeit sich privatim vorbereiten und alsdann, entweder an derselben oder an einer anderen Anstalt sich zur Prüfung behufs Aufnahme in diejenige Klasse melden, für welche sie im Schulunterricht die Reife nicht haben erlangen können. Die Aufnahmegesuche solcher Schüler sind zurückzuweisen.

4. Dezember. P. S. C. Das Königliche Provinzial-Schul-Kollegium hat die Ferien für das Jahr 1889 in folgender Weise festgestellt:

Osterferien: Schulschluss: Mittwoch, den 10. April.  
Anfang des neuen Schuljahres: Donnerstag, den 25. April.  
Pfingstferien: Schulschluss: Freitag, den 7. Juni.  
Schulanfang: Donnerstag, den 13. Juni.  
Sommerferien: Schulschluss: Freitag, den 5. Juli.  
Schulanfang: Mittwoch, den 7. August.  
Michaelisferien: Schulschluss: Sonnabend, den 28. September.  
Schulanfang: Mittwoch, den 9. Oktober.  
Weihnachtsferien: Schulschluss: Sonnabend, den 21. Dezember.  
Schulanfang: Dienstag, den 7. Januar 1890.

18. Dezember. P. S. C. Der Kandidat des höheren Schulamts Dr. Hennig in Glogau wird aus Anlass der Erkrankung des Gymnasiallehrers Arendt dem Gymnasium zur aushilfsweisen Beschäftigung überwiesen.

22. Dezember. P. S. C. Nachdem der Herr Fürstbischof von Breslau sich dafür entschieden hat, dass an Stelle des bisherigen Diöcesankatechismus der Erzdiözese Köln bzw. der Diözese Münster in seinen beiden Ausgaben als Diöcesankatechismus treten soll, hat der Herr Minister genehmigt, dass dieser Katechismus vom Beginne des nächsten Schuljahres ab an Stelle des bisherigen Diöcesankatechismus bei dem katholischen Religionsunterrichte der innerhalb des Bistums Breslau liegenden hier in Betracht kommenden Schulen zur Einführung gelange.

1889. 23. Januar. P. S. C. Die neunte Schlesische Direktoren-Versammlung findet im Sommer 1891 statt; die Direktoren werden aufgefordert, geeignete Themata für die Verhandlungen nach vorhergegangener Beratung mit dem Lehrerkollegium in Vorschlag zu bringen.

1. Februar. P. S. C. Der Kandidat des höheren Schulamts P. Müller in Breslau wird dem Gymnasium zur Beschäftigung von Ostern d. J. ab überwiesen.

18. Februar. P. S. C. Abschrift eines Bescheides des Herrn Präsidenten des Staatsministeriums an den Vorstand des Börsenvereins der deutschen Buchhändler vom 24. Juli 1888, wonach es nicht angängig erscheint, die Königlich Preussischen Behörden mit Anweisung dahin zu versehen, dass sie bei Bücherbestellungen einen Rabatt nicht mehr fordern bzw. sich mit einem gewissen niedrigen Discont begnügen sollen.

7. März. P. S. C. Abschrift der durch Erlass des Herrn Ministers der geistlichen u. s. w. Angelegenheiten vom 13. Februar d. J. zur öffentlichen Kenntnis gebrachten, am 1. März d. J. in

Kraft getretenen Übereinkommens der deutschen Staatsregierungen betreffend die gegenseitige Anerkennung der von den Gymnasien, bzw. Realgymnasien (Realschulen 1. Ordnung) ausgestellten Reifezeugnisse. Als besonderes Interesse in Anspruch nehmend mögen daraus folgende Bestimmungen hervorgehoben werden: § 1, 1: Das Reifezeugnis, welches ein Angehöriger des deutschen Reiches an einem Gymnasium oder einem Realgymnasium (einer Realschule 1. Ordnung) irgend eines deutschen Staates als Schüler der Anstalt (vgl. § 3) erworben hat, gewährt in jedem einzelnen Bundesstaate diejenigen Berechtigungen, welche mit dem Reifezeugnisse eines dem letzteren Staate angehörenden Gymnasiums bzw. Realgymnasiums (Realschule 1. Ordnung) verbunden sind. — § 2: Junge Leute, welche an einem Gymnasium bzw. Realgymnasium (Realschule 1. Ordnung), ohne Schüler der betreffenden Anstalt zu sein — als s. g. Extraneeer — das Reifezeugnis mit der durch § 1 bezeichneten Wirkung erwerben wollen, haben dies an einer Anstalt desjenigen Staates zu thun, welchem sie durch die Staatsangehörigkeit oder durch den jeweiligen Wohnsitz ihrer Eltern bzw. deren Stellvertreter angehören. Die Ablegung der Reifeprüfung als Extraneeer an einer Anstalt eines anderen deutschen Staates hat die in § 1 bezeichneten rechtlichen Folgen nur dann, wenn seitens der Unterrichtsverwaltung des Staates, welchem der Prüfungs-Bewerber angehört, die Erlaubnis dazu vorher gegeben ist. Ein Vermerk hierüber ist in das Zeugnis aufzunehmen. — § 3: Die Beschränkung, welche bezüglich der Extraneeer in § 2 bezeichnet ist, findet Anwendung auch auf diejenigen Schüler der Gymnasien und Realgymnasien (Realschulen 1. Ordnung), welche später als mit dem Beginne des drittobersten Jahreskursus (also später als mit dem Beginne der Obersekunda nach weit verbreiteter Bezeichnung) in eine Anstalt eines Staates eintreten, welchem sie weder durch die Staatsangehörigkeit noch durch den jeweiligen Wohnsitz ihrer Eltern bzw. deren Stellvertreter angehören. Die Direktoren der Gymnasien und Realgymnasien sind verpflichtet, wenn auswärtige Bewerber die Aufnahme an einer höheren Stelle des Gesamtkursus, als in dem Beginne der Obersekunda, nachsuchen, dieselben mit der vorstehenden Bestimmung im voraus bekannt zu machen.

11. März. P. S. C. Denjenigen Lehrern des Gymnasiums, welche das Fach der Geographie in den oberen und mittleren Klassen vertreten und dem am 24. 25. und 26. April d. J. in Berlin stattfindenden achten Deutschen Geographentage beizuwohnen wünschen, ist für die Osterwoche Urlaub zu erteilen.

### III. Chronik der Schule.

Das Schuljahr 1888/89 wurde am 9. April 1888 nach vorausgegangenem Gottesdienste für die Schüler beider christlichen Bekenntnisse durch eine Ansprache des Direktors an die in der Aula versammelten Schüler eröffnet. In dem Lehrkörper der Anstalt waren folgende Veränderungen eingetreten: Herr Hilfslehrer Dr. Bartelt verliess, nachdem durch die Wiedervereinigung der beiden Sekunden eine Lehrkraft entbehrlich geworden war, das hiesige Gymnasium, um in Neisse eine Pensionsanstalt zu gründen; Herr Kandidat Dr. Hennig ging zur Vertretung eines erkrankten Lehrers an das königliche katholische Gymnasium zu Glogau über; dagegen wurde Herr Kandidat Eckwert aus Strehlen dem hiesigen Gymnasium zur Beschäftigung überwiesen.

Der Anfang des Schuljahres war kein erfreulicher; zu dem Druck der schweren Schicksalsschläge und Sorgen, unter dem das gesamte Vaterland litt, gesellten sich besondere Bedrängnisse unserer Schule. Noch vor Beginn des Unterrichts war Herr Gymnasiallehrer Arendt von neuem erkrankt, so dass er seine Amtsgeschäfte nicht übernehmen konnte. Auch Herr Oberlehrer Dr. Böhm sah sich durch seine angegriffene Gesundheit genötigt, um Ermässigung der amtlichen Anforderungen nachzusuchen; demzufolge erteilte er eine geringere Anzahl von Stunden, als ihm ursprünglich zugewiesen war, bis er am 1. Juli, von dem Herrn Minister der geistlichen u. s. w. Angelegenheiten an das Gymnasium zu Königshütte versetzt, aus seinem Verhältnis zur hiesigen Anstalt, an der er seit dem 1. Oktober 1884 gewirkt hatte, schied. Herr Gymnasiallehrer Arendt übernahm Ende April vier Unterrichtsstunden wöchentlich, auf die sich seine Thätigkeit vorläufig beschränken musste; am 1. Juni trat er den auf dringenden ärztlichen Rat erbetenen längeren Urlaub an.

Durch die angeführten Umstände wurden Störungen im Unterricht und mehrfache Änderungen in der Verteilung der Lehrstunden unvermeidlich. Diese Änderungen waren umfangreicher, als dass sie in der oben auf Seite 20 befindlichen Übersicht hätten zum Ausdruck gebracht werden können; dieselbe stellt vielmehr den mit dem Beginn des zweiten Vierteljahres eingetretenen Zustand dar. Die Lehrstunden des erkrankten Herrn Arendt fielen zum grossen Teile dem Kandidaten Herrn Eckwert zu; doch wurden auch die übrigen Lehrer fast ausnahmslos zur Vertretung der behinderten Amtsgenossen in Anspruch genommen.

Als Ersatz für Herrn Oberlehrer Dr. Böhm trat gleichzeitig mit dessen Ausscheiden Herr Oberlehrer Dr. Klimke\*) vom Gymnasium in Königshütte in das Lehrerkollegium ein; am 2. Juli wurde derselbe durch den Direktor vor versammelten Lehrern und Schülern in sein neues Amt eingeführt und als Mitarbeiter herzlich willkommen geheissen. Da nach Ablauf der Sommerferien auch Herr Gymnasiallehrer Arendt, durch den Besuch des Kurortes Salzbrunn und die längere Ruhe anscheinend gekräftigt, seine dienstliche Thätigkeit wieder aufnahm, schien die Erwartung berechtigt, dass der regelmässige Gang des Unterrichtes keine grössere Unterbrechung mehr erfahren würde. Diese Erwartung sollte sich leider nicht erfüllen. Durch eine Verschlimmerung seines Halsleidens wurde Herr Arendt gegen Mitte November von neuem genötigt, den Unterricht auszusetzen, dem er seit dieser Zeit dauernd fernbleiben müssen. Vergeblich hat bisher die bewährteste ärztliche Kunst das Leiden, an dem er erkrankt ist, zu heben versucht. Gegenüber dieser schweren Heimsuchung können leichtere Unpässlichkeiten anderer Lehrer, die zudem glücklicherweise selten waren, nicht in Betracht kommen. Die Schwierigkeit, welche durch die für eine längere Dauer notwendig gewordene Vertretung des Herrn Arendt entstanden war, wurde, dank der wohlwollenden Fürsorge des Königlichen Provinzial-Schul-Kollegiums, nach kurzer Zeit völlig beseitigt; der bereits früher an der Anstalt thätig gewesene Kandidat Herr Dr. Hennig in Glogau wurde Weihnachten derselben von neuem überwiesen und übernahm den gesamten von dem erkrankten Lehrer erteilten Unterricht.

Der Gesundheitszustand der Schüler war im ganzen zufriedenstellend; schwerere Erkrankungen waren selten und hatten schliesslich einen günstigen Verlauf. Dagegen hatte die Anstalt noch in den letzten Tagen des vorangehenden Schuljahres den Tod eines wohlgesitteten, braven Schülers, des Quintaners Wilhelm von Herford aus Sagan zu beklagen. Da seine Beerdigung in die Osterferien fiel, konnte die Schule ihn leider nicht auf dem letzten Gange begleiten.

Am 15. Juni traf uns die erschütternde Botschaft, dass nach Gottes unerforschlichem Ratsschlusse von neuem grosses Leid über unser Vaterland hereingebrochen sei, tiefe Trauer auf die preussischen und deutschen Lande sich herabgesenkt habe. Kaiser Friedrich war nach langen, namenlosen, mit bewunderungswürdiger Standhaftigkeit und Ergebung getragenen Leiden zur ewigen Ruhe eingegangen. Die inbrünstige Bitte, der wir drei Monate früher, als wir aus Anlass des Hinscheidens des allgeliebten Kaisers Wilhelm I in Trauer versammelt waren, Ausdruck gegeben hatten, die Bitte, es möchte Gott an dem von schwerer Krankheit heimgesuchten Herrscher stärker sich erweisen, als menschliche Kunst und Kraft, sie hatte keine Erhörung gefunden.

Am 18. Juni, dem Tage der Beisetzung des hochseligen Kaisers, versammelten sich nach vorangegangenen Gottesdienste Lehrer und Schüler in der Aula zu einer gemeinsamen Trauerfeier. Der Direktor versuchte durch einen Überblick über den Lebens- und Bildungsgang des verklärten Herrschers ein Bild seines Wesens und Wirkens zu entwerfen, und zeigte, wie er, ein unverzagter Dulder, den hohen und mühevollen Pflichten des fürstlichen Berufes mit selbstloser Treue sich hingab und opferte, wie er dem Willen des Allmächtigen sich beugend in Schmerz und Leid das leuchtende Vorbild eines vollendeten Helden war.

\*) Karl Klimke, geboren in Glogau am 7. Mai 1849, besuchte das Kgl. katholische Gymnasium seiner Vaterstadt, das er im August 1868 mit dem Zeugnis der Reife verliess. Auf den Universitäten zu Breslau und Würzburg widmete er sich vorzugsweise historischen Studien und wurde von der philosophischen Fakultät der Universität Breslau am 7. Juni 1875 zum Doktor der Philosophie promoviert. Nachdem er alsdann am 14. Januar 1876 die Prüfung für das Lehramt an höheren Schulen abgelegt hatte, trat er Ende Januar 1876 am katholischen Gymnasium zu Glogau sein Probejahr an. Im Oktober desselben Jahres ging er an die damalige höhere Knabenschule zu Königshütte zu aushilfsweiser Beschäftigung über, an welcher Anstalt er nach ihrer Erhebung zu einem Gymnasium am 1. April 1878 als ordentlicher Lehrer angestellt wurde. Am 1. Oktober 1887 zum Oberlehrer befördert, wurde er am 1. Juli 1888 in gleicher Eigenschaft an das hiesige Gymnasium versetzt. Veröffentlicht hat er Folgendes: Die Quellen zur Geschichte des vierten Kreuzzuges. Doktor-Dissertation. Breslau 1875. — Diodorus Sikulus und die römische Annalistik, erschienen zu Königshütte, 1881. — Der zweite Samniterkrieg. Programm des Gymnasiums zu Königshütte, 1882. — Die ältesten Quellen zur Geschichte der Gracchen. Programm des Gymnasiums zu Königshütte, 1886.

Die demnächst am 30. Juni zufolge Allerhöchster Bestimmung veranstaltete Gedächtnisfeier bot uns die erwünschte Gelegenheit, von neuem durch die Erinnerung an das, was Kaiser Friedrich war, die Grösse des Verlustes uns zu vergegenwärtigen, der durch sein Hinscheiden das Vaterland betroffen. Im Anschluss hieran wies der Direktor die Schüler auf die Pflichten hin, welche uns die Dankbarkeit gegen Kaiser Friedrich und seinen im Tode ihm vorangegangenen erhabenen Vater auferlegt; er forderte sie auf, nach ihren Kräften daran mitzuarbeiten, dass der Schatz von Gütern, den beide Kaiser ihrem Volke erworben haben, erhalten bleibe, und das volle Mass der Liebe und Treue, das wir dem heimgegangenen Herrscher nicht länger haben bethätigen sollen, auf seinen Sohn und Nachfolger, des jetzt glorreich regierenden Kaisers Majestät zu übertragen.

Nachdem Allerhöchsten Ortes die Abhaltung von Gedächtnisfeiern an den Geburts- und Todestagen der in Gott ruhenden beiden Kaiser angeordnet worden war, wurden der 18. Oktober 1888, sowie der 9. und 22. März d. J. von der Anstalt in entsprechender Weise begangen. Die mit den Feiern verbundenen Ansprachen übernahmen die Herren Gymnasiallehrer Dr. Seidel, Prohasel und Dr. Franz.

Bei der Feier zur Erinnerung an die siegreichen Kämpfe bei Sedan am 1. September 1888 hielt Herr Oberlehrer Dr. Krahel die Festrede; er machte hierin das neue deutsche Reich, die Frucht jener Kämpfe, zum Gegenstande der Betrachtung, verglich sein Wesen und seine Einrichtungen mit dem alten deutschen Kaisertum und zeigte, in wie hohem Grade wir Grund haben uns des Geschaffenen zu freuen und seinen Schöpfern eine dankbare Erinnerung zu weihen.

Der Geburtstag Sr. Majestät des Kaisers wurde bereits am 26. Januar d. J. durch eine öffentliche Schulfest begangen. Die Festrede des Herrn Gymnasiallehrers Hertwig war getragen von der Zuversicht, dass nach so vielen schweren Schicksalen unserem Volke die Sonne des Glückes wieder zu leuchten begonnen, einer Zuversicht, die durch einen Rückblick auf den Entwicklungsgang und die bisherige Regierungsthätigkeit Sr. Majestät des Kaisers als wohl begründet nachgewiesen wurde.

Dienstag d. 12. Juni 1888 unternahmen die Schüler von ihren Lehrern begleitet Ausflüge in die Umgegend. Als Ziel hatten sich gewählt Sexta und Quinta Mallnitz, Quarta den Sorauer Wald, die beiden Tertien die Dalkauer Höhen; auch die Schüler der Sekunda und Prima besuchten diese, dehnten aber ihren Marsch bis nach Beuthen a/O. aus, von wo sie mit Umgehung der Höhen nach dem Ausgangspunkte des Marsches, Bahnhof Quaritz, zurückkehrten. Das Wetter war den Schülern in hohem Grade günstig, der Verlauf der Ausflüge ein ungestörter.

Am Sonntage nach Christi Himmelfahrt empfingen fünf katholische Schüler, in besonderen Stunden von dem Religionslehrer, Herrn Oberlehrer Professor Heinrich, hierzu vorbereitet, zum ersten Male die hl. Kommunion.

Die mündliche Entlassungsprüfung fand am 23. Februar d. J. statt; den Vorsitz führte der Geheime Regierungs- und Provinzial-Schulrat Herr Professor Tschackert. Von den fünf zur Reifeprüfung angemeldeten Oberprimanern war einer nach Anfertigung der schriftlichen Arbeiten zurückgetreten; die übrigen vier erhielten das Zeugnis der Reife, einer, Paul Franke, unter Entbindung von der mündlichen Prüfung.

## IV. Statistische Mitteilungen.

### A. Übersicht über die Schülerzahl im Laufe des Schuljahres 1888/89.

Klassen:	IA.	IB.	IIA.	IIB.	IIIA.	IIIB.	IV.	V.	VI.	Sa.
1. Bestand am 1. Februar 1888 . . . . .	3	8	13	20	21	25	24	17	27	158
2. Abgang bis zum Schlusse des Schuljahre 1887/88 . . . . .	3	1	—	5	4	5	2	3	2	25
3. a. Zugang durch Versetzung zu Ostern . . . . .	5	13	12	13	14	20	11	22	—	110
3. b. Zugang durch Aufnahme zu Ostern . . . . .	—	1	—	—	2	1	1	1	16	22
4. Schülerzahl am Anfange des Schuljahres 1888/89 . . . . .	5	16	12	16	20	27	14	26	19	155
5. Zugang im Sommerhalbjahr . . . . .	—	—	—	—	—	—	—	—	1	1
6. Abgang im Sommerhalbjahr . . . . .	—	1	1	2	2	1	2	—	1	10
7. a. Zugang durch Versetzung zu Michaelis . . . . .	1	—	—	—	—	—	—	—	—	1
7. b. Zugang durch Aufnahme zu Michaelis . . . . .	—	—	—	1	1	2	—	—	3	7
8. Schülerzahl am Anfange des Winterhalbjahres . . . . .	6	14	11	15	19	28	12	26	22	153
9. Zugang im Winterhalbjahr . . . . .	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
10. Abgang im Winterhalbjahr . . . . .	—	—	—	—	—	—	—	1	—	1
11. Schülerzahl am 1. Februar 1889 . . . . .	6	14	11	15	19	28	12	25	22	152
12. Durchschnittsalter am 1. Februar 1889 . . . . .	20,7	19	17,8	17,1	16,3	15	13,7	12,4	11,2	—

### B. Übersicht über die Religions- und Heimatsverhältnisse der Schüler.

	Kath.	Evg.	Diss.	Juden	Einh.	Ausw.	Ausl.
1. Am Anfange des Sommerhalbjahres . . . . .	56	91	—	8	94	59	2
2. Am Anfange des Winterhalbjahres . . . . .	54	91	—	8	92	59	2
3. Am 1. Februar 1889 . . . . .	53	91	—	8	92	58	2

Das Zeugnis für den einjährigen Militärdienst haben erhalten Ostern 1888: 16 Schüler; davon sind 5 zu einem praktischen Berufe abgegangen.

## C. Übersicht über die Abiturienten.

No.	Vor- und Zuname	Tag und Jahr der Geburt	Geburtsort	Religion	Stand des Vaters	Wohnort des Vaters	Aufenthalt auf dem Gymnasium		Gewählter Beruf
							überhaupt	in Prima	
Ostern 1889.							Jahre		
1.	Paul Franke	7. März 1870.	Sagan	evang.	Kaufmann	Sagan	9½	2	Medizin
2.	Wladislaus von Grabski	4. Juli 1867.	La Corée bei Mont Brison, Dep. Loire in Frankreich	kath.	Civilingenieur	Posen	2½	2	Landwirtschaft und National-ökonomie
3.	Paul Lilienthal	28. August 1867.	Berlin	evang.	General-Lotterie-Direktor	Berlin	3½	3	Forstfach
4.	Paul Spindler	15. November 1866.	Modlau, Kr. Bunzlau	evang.	Formermeister	Neusalz a. O.	4	2	Theologie

Dem Abiturienten Franke wurde die mündliche Prüfung erlassen.

## V. Sammlungen von Lehrmitteln.

I. Die von dem Gymnasiallehrer Prohasel verwaltete Lehrerbibliothek enthält gegenwärtig 2596 Werke in 5651 Bänden. Geschenkt wurde für dieselbe vom Königlichen Provinzial-Schul-Kollegium: Verhandlungen der Direktoren-Versammlungen, 30. Band; von der Schönbornschen Buchhandlung hierselbst: Preussische Jahrbücher. 1888. Heft 1—6; vom Gymnasiallehrer Prohasel: Herodots Geschichte, übersetzt von A. Schöll und Commentationes philologiae in honorem Reifferscheidii. 1884.

Angekauft wurde: Centralblatt für die gesamte Unterrichtsverwaltung 1888. — Centralblatt, Ergänzungsheft V. 1888. — Zeitschrift für Gymnasialwesen 1888. — Jahrbücher für klassische Philologie und Pädagogik 1888. — Ergänzungen zu Petermanns Mitteilungen. Heft 89. — Zeitschrift des Vereins für Geschichte und Altertum Schlesiens. 22. Band. — Codex diplomaticus Silesiae. 13. Band, II. Teil. — Tafeln zu codex diplomaticus Silesiae. 12. Band. — Breslauer philologische Abhandlungen II. 1. — Gretscher, Jahrbuch der Erfindungen. 24. Band. — Rethwisch, Jahresbericht über die höheren Schulen. II. Jahrgang. 1887. — Zeitschrift für preussische Geschichte und Landeskunde. XI. 5. 6. XX. 11. 12. — Grimm, Wörterbuch VII. 11. 12. XII. 2. — Ebeling, Lexicon Homericum. II. 9. 13. 14. — Gutzmann, das Stottern. — Sarrazin, Verdeutschungs-Wörterbuch. Schmidt, Geschichte der Pädagogik. Band II. — IV. und Band I. Lief. 1—12. — Meyer, Vergleichende Grammatik. I. 2. — Götzinger, Reallexikon des deutschen Altertums. — Marx, Hilfsbüchlein für die Aussprache der lateinischen Vokale. — Bouterwek und Tegge, die altsprachliche Orthographie. — Sachs, Encyklopädisches französisch-deutsches und deutsch-französisches Wörterbuch, Hand- und Schulausgabe. — Schiller, Handbuch der praktischen Pädagogik. — Wiese, Verordnungen und Gesetze, 3. Ausgabe v. Kübler. — Quintiliani declamationes von C. Ritter. — L. A. Senecae opera v. F. Haase.

Die Programm-Sammlung umfasst gegenwärtig 17820 Nummern.

II. Die Schülerbibliothek, deren Hauptbestand auf die einzelnen Klassen verteilt ist und von den Lehrern des Deutschen verwaltet wird, umfasst 2665 Werke in 3810 Bänden. Geschenkt wurde für dieselbe vom Königlichen Provinzial-Schul-Kollegium: Wildenbruch, Unser Kaiser Wilhelm. — Weck, Dichtungen zur Gedächtnisfeier für weiland Se. Maj. Kaiser Friedrich; von dem Herrn Pastor Eitner hierselbst: Müller-Schochwitz, Kaiser Friedrich; von der Verlagsbuchhandlung

(Helwing, Hannover): Armknecht, Daniels geographischer Leitfaden in Frage und Antworten. I. Teil. Angekauft wurde: Ellendt-Seyffert, Lateinische Grammatik, 32. Aufl. — Hottenroth, Volkstrachten Lief. 12. 16. 17. — Livius v. Weissenborn (Textausgabe) pars II. fasc. I. und pars IV. — Munk-Seyffert, Geschichte der römischen Literatur. — Munk-Volkmann, Geschichte der griechischen Literatur. — Göll, Illustrierte Mythologie (2 Exemplare). — Wiermann, Friedrich III. — Gregorovius, Wanderjahre in Italien I. — Hottinger, Die Welt in Bildern. — Lindemann und Finsch, Zweite deutsche Nordpolarfahrt. — H. v. Kleist, Werke. — Willkomm, Wunder des Mikroskops. — Brugier, Geschichte der National-Literatur. — Freytag, Die Fabier. — Derselbe, Die Journalisten. — Hübner, Spaziergang um die Welt. — v. Horn, James Cook. — Wissen der Gegenwart. Band 2. 9. 10. 12. 16. 20. 27. 55. 56. — Wolf, Deutsche Götterlehre. — Schöne, Eddasagen. — Böhm, Albrecht Achilles. — Stacke, Römische Geschichte. — Rogge, Friedrich III. — Jonas, Proben altdeutscher Dichtung. — Grube, Tier- und Jagdgeschichten. — Simrock, Altdeutsches Lesebuch. — Universum, ein Band. — Schiller, Wallenstein erkl. von Düntzer. — Goethe, Iphigenie erkl. von Düntzer. — Shakespeare, Julius Caesar v. Proelss. — Shakespeare, Julius Caesar von J. Resch. — Pütz, Altdeutsches Lesebuch. —

III. Für das physikalische Kabinett wurden angekauft: Ein Schwefelkohlenstoffprisma; ein Apparat, das Dichtigkeitsmaximum des Wassers zu bestimmen; ein Vertikalgalvanometer; ein schwimmender Strom; ein Satz kleiner Magnete; ein Luftprüfer von Dr. Wolpert; ein Kippscher Apparat; ein Eudiometer; ein Rollbandmass; ein geteilter Cylinder, Thermometerröhren; verschiedene Utensilien für den Unterricht in der Chemie.

IV. Der naturgeschichtlichen Sammlung der Anstalt wurde geschenkt: von dem Referendar Herrn Schenke: ein Kästchen, enthaltend Eisenblüte; von dem Geheimen Sanitätsrat Herrn Dr. Stahmann: eine Sammlung getrockneter Pflanzen; von dem Obertertianer Grünig: eine Zusammenstellung von Bienen und Waben. Durch Ankauf wurden erworben: Wandtafeln aus dem zoologischen Bilderatlas, herausgegeben von Ad. Lehmann; 4 Modelle des Kehlkopfes; ein Modell des Gehörorgans des Menschen.

V. Die geographischen Anschauungsmittel wurden durch den Ankauf folgender Wandkarten vermehrt: Kiepert R.: Stumme physikalische Schulwandkarten der Länder Europas. a. Deutschland. Berlin, Reimer. 1886. b. Frankreich. Berlin, Reimer. 1881. c. Britische Inseln. Berlin, Reimer. 1882. — Kiepert H.: Latii veteris et finitimarum regionum tabula in usum scholarum descripta ab Henrico Kiepert. Berolini ed. D. Reimer. 1888. —

VI. Für die Musikalien-Sammlung wurden angeschafft: Auferweckung des Lazarus, von Loewe. Partitur und Stimmen. — Hymne op. 96, von Mendelssohn. Partitur und Stimmen. — Sedan, von H. Kipper. Partitur und Stimmen. — Columbus, von J. Becker. Partitur und Stimmen. — Der Gesang, von O. Knauer. Partitur.

VII. Für den Zeichenunterricht ist angekauft worden: Lehrgang für den elementaren Zeichenunterricht. Herausgegeben vom Verein deutscher Zeichenlehrer zu Hannover. Teil II.

## VI. Stiftungen und Unterstützungen von Schülern.

Aus der Freiherrlich von Garnierschen Stiftung wurden 3738 Mark an bedürftige und würdige Schüler mit Genehmigung des Königlichen Provinzial-Schul-Kollegiums verteilt.

Der wissenschaftliche Verein hierselbst hat auch diesmal wieder einen Geldbetrag der Anstalt zur freien Verfügung überwiesen; die hierfür beschafften Bücher werden am Schlusse des Schuljahres erfolgreich fleissige Schüler als Auszeichnung erhalten. — Die gleiche Verwendung wird ein wissenschaftliches Werk finden, welches ein Freund unserer Schule dem Direktor mit dieser Bestimmung übergeben hat.

Allen, welche dem Gymnasium Geschenke zugewendet, bedürftiger Schüler hilfreich sich angenommen oder überhaupt die Interessen der Schule gefördert haben, wird an dieser Stelle der gebührende Dank ausgesprochen.

Die Zinsen der Hildebrand-Stiftung sind nach der Stiftungsurkunde alljährlich so zu verteilen, dass erhalten: zwei Viertel zwei der besten Schüler der Prima, ein Viertel zwei der besten Schüler der Sekunda, ein Viertel einer der besten Turner der zwei obersten Klassen, dessen sittliches Verhalten tadellos ist und dessen Fleiss zu wiederholten Rügen keine Veranlassung gegeben hat. Am Schlusse des Schuljahres 1887/88 wurden die entsprechenden Anteile den Primanern Franke und Spindler, den Sekundanern Reimann und A. Seeliger und dem Primaner Lilienthal zuerkannt.

## VII. Mitteilungen an die Schüler und an die Eltern der Schüler.

Die Schlussfeierlichkeit findet Mittwoch, den 10. April, vormittags 9 Uhr in der Aula des Gymnasiums in nachstehender Ordnung statt:

1. Gesang: Hymne von F. Mendelssohn-Bartholdy.
2. Vorträge der Schüler:
  - Erich Klust aus VI: „Waldkonzert“ von G. Dieffenbach.
  - Georg Hauptfleisch aus V: „Frühlingslied“ von O. v. Redwitz.
  - Georg Hüttig aus IV: „Die Versuchung“ von R. Reinick.
  - Erich Weber aus IIIB: „Der grosse Kurfürst zur See“ von O. F. Gruppe.
  - Max Hoernlein aus IIIA: „Die verlorene Kirche“ von L. Uhland.
3. Gesang: „Der Frühling strahlt durch Berg und Au“ von F. Abt.
4. Vorträge der Schüler:
  - Karl Schlabach aus IIA: „An die Deutschen“ von J. Balde, übersetzt von Herder.
  - Georg Kirschke aus IB: „Preis der deutschen Sprache“ von L. A. Stöber.
5. Rede des Abiturienten Paul Spindler über das Wort v. Collins: „Welches Volk sich selbst empfunden, Ward vom Feind nicht überwunden.“ Derselbe nimmt zugleich im Namen der Abiturienten von der Schule Abschied.
6. Gesang: „Holder Friede“ aus der Glocke von A. Romberg.
7. Entlassung der Abiturienten durch den Direktor.
8. Gesang: „Nun ertönt die Abschiedsweise“ von Isenmann.

Das neue Schuljahr beginnt Donnerstag, den 25. April. Anmeldungen neu eintretender Schüler nimmt der unterzeichnete Direktor Mittwoch, den 24. April, vormittags von 9 Uhr an, im Konferenz-Zimmer des Gymnasiums entgegen; die neu aufzunehmenden Schüler haben einen Tauf- oder Geburtsschein, ein Impfungs- bzw. Wiederimpfungsattest, und, sofern sie schon eine andere Lehranstalt besucht haben, ein Abgangszeugnis derselben beizubringen. Die Aufnahme in die Sexta findet in der Regel nicht vor dem vollendeten neunten Lebensjahre statt; sie erfolgt auf Grund einer Prüfung, bei welcher nachstehende Kenntnisse und Fertigkeiten nachzuweisen sind: Geläufigkeit im Lesen deutscher und lateinischer Druckschrift, Kenntnis der Redeteile, eine leserliche und reinliche Handschrift, Fertigkeit, Diktirtes in deutscher und lateinischer Schrift leserlich und ohne grobe Fehler nachzuschreiben, Sicherheit in den vier Grundrechnungsarten mit ganzen und benannten Zahlen, Bekanntschaft mit der biblischen Geschichte.

Auswärtige Schüler müssen so untergebracht sein, dass für genügende häusliche Beaufsichtigung gesorgt ist; deshalb ist die Wahl der Wohnung nicht ohne Zustimmung der Schule zu treffen.

Dr. Nieberding,  
Direktor.